

POULIKA!

N°3 - MARS 2015
JOURNAL DES ÉTUDIANTS D'ART ET CULTURE DE PARIS ET BORDEAUX

**LE MISANTHROPE DE MOLIÈRE !
JEFF KOONS !
CHRISTIAN BONNEFOI !
TARYN SIMON !**



FRANCOIS SCHUITEN!

ÉQUIPE DE RÉDACTION :

DIRECTION BORDEAUX :

Adonis

DIRECTION PARIS :

Polyphème

MAQUETTE :

O-neg

RÉDACTION :

Falcone
Hélium
Laforest
Morphée
Aqqar
Val Raven

CONTACT : contact.poulika@gmail.com

 : Poulika !

L'ART OU LE HOBBY DE L'ÉLITE FORTUNÉE ?

Jeff Koons a vendu un Balloon Dog orange 58 millions d'euros. Comment, dès lors, prétendre que son art est accessible ? Comment de plus, dire que l'art en général est accessible à tous ? Accessible, le sens du terme lui-même est victime de sa popularité tant il est le mot d'ordre de la société actuelle. Le monde n'a qu'une chose en tête, avoir accès aux choses. Avoir des bananes de Guadeloupe dans son supermarché, des épices d'Indonésie dans son placard, et une voiture Allemande dans son parking. Dès qu'une revendication s'élève, la première phrase est « le droit à l'accès à... » Il faut tout avoir, car c'est là semble-t-il l'unique moyen de réussir sa vie, socialement du moins, mais qu'y a-t-il d'autre qui intéresse le monde que la réussite sociale ?

Beaucoup d'ailleurs fondent leur diatribe envers l'art, au même titre que sur le golf ou la haute-couture dans l'idée que c'est un passe-temps de riches, un monde fermé de salauds corrompus et égoïstes qui gouvernent le monde et n'ont qu'une idée en tête, rendre les gens malheureux et pauvres. Bien. Et dans toute cette nébuleuse pessimiste, où sommes-nous, jeunes étudiants assoiffés de connaissance et d'expérience ? Nous sommes au centre, seuls à ne pas tourner en rond car nous sommes riches de notre accès à tout.

Les cartes de crédit à 8 centimes par mois, les réductions SNCF, les offres au restaurant et surtout, surtout, les musées et sorties accessibles. Car c'est bien d'art dont nous parlons, ne l'oublions pas.

Quand on y pense, quel est le coût d'un verre de liquide dans un bar ? Le prix moyen d'une soirée finie dans le caniveau d'une artère fréquentée à six heures du matin ? Maintenant, interrogeons nous sur le prix d'une sortie culturelle. Restaurant ? 20 euros. Cinéma ? 4,9 euros. Théâtre ? Zéro. Musée ? Rien. Concert jazz ? Nada. A bien y réfléchir, il semblerait que plus quelque chose est en apparence accessible, plus il est cher. Bienvenus dans le monde paradoxal d'aujourd'hui. Un constat est évident : La culture en général est plus que toute autre chose accessible à nous étudiants, et d'autant plus dans les grandes villes. Nous avons la chance d'être dans un âge d'or, où tout nous est offert et permis, alors pourquoi ne pas nous en servir ?

Concernant surtout l'art et notamment les expositions, on peut y voir une métaphore satisfaisante. Si nous n'aurons probablement jamais de sculpture de Rodin ou un tableau de Picasso dans notre salon ; le simple fait de pouvoir grâce aux musées, et ce gratuitement, s'en approcher, les analyser, chercher à les comprendre et à appréhender la complexité du monde et la richesse de ce qui nous entoure, ne nous permet-il pas de nous les approprier un instant pour qu'elles nous appartiennent, au moins dans notre esprit, enfermées précieusement comme des témoins de notre évolution mentale ? Cela ne vaut-il pas tous les millions, sans déboursier un centime ? Cela ne vaut-il pas toutes les bières, consoles de jeu et habits tendance du monde ? Qu'attendez-vous ? Cultivez-vous ! C'est pour votre bien !

LA RÉDACTION ET WILSON LE BALLON.

SOMMAIRE

MISCELLANEOUS

6

LES RESTOS PARIS
LES RESTOS BORDEAUX

8

EXPO

JEFF KOONS

LES BAS FONDS DU BAROQUE

MUSÉE DU VIN

TARYN SIMON/FLORENCE HENRI

CHRISTIAN BONNEFOI

LE SOUPER AUX LUMIÈRES

10

FRANÇOIS SCHUITEN

16

LITTÉRATURE
THÉÂTRE

28

LE CINÉPHAGE

30

DIGESTION

34

AU REVOIR LES ENFANTS !



Alors là les amis, c'est du lourd !
Âmes sensibles s'abstenir ! Tout se passe en Russie (déjà c'est prometteur !) où un homme de trente ans a rencontré une jeune femme blonde dans un bar. Bon jusque-là tout va bien. Sauf que cette dernière n'est pas du tout là pour les beaux yeux de notre héros tartare. En effet, bien qu'étant marié, il accepte la proposition de celle-ci de finir la soirée à la chaleur d'un sauna, et elle en profite alors pour le droguer.

Ainsi, Dmitry Nicolaev, le lendemain matin, se retrouve couché à un arrêt de bus avec le pantalon rougeâtre au niveau de l'entre-jambes.

Immédiatement, il est envoyé dans un hôpital

où les médecins constatent qu'il s'est fait... émasculer. D'après eux, il s'agit d'une opération rondement menée, avec une haute précision.

Selon la police, la thèse de trafiquants d'organes est fort probable.

Le plus drôle (enfin pas pour lui), c'est le moment où il a dû s'expliquer avec sa femme. Sûrement que ses deux testicules ne sont pas sa plus grosse perte...

ALORS, VRAI OU FAUX ?

Neuf collectionneurs américains dénoncent le refus de la fondation Keith Haring d'authentifier leurs œuvres et réclament 40 millions de dollars de dommages et intérêts pour les ventes perdues. Sans certificat, la valeur des œuvres est proche de zéro.

Les collectionneurs l'accusent d'avoir nuit à l'émergence de nouvelles œuvres de Haring sur le marché. D'après ses détracteurs, le comité d'authentification refuserait de certifier beaucoup d'œuvres pour raréfier les tableaux de Haring - les vrais - et les vendre au prix fort lors des ventes aux enchères de l'artiste. On pensera également à l'exposition « Haring Miami » de 2013, qui avait été sévèrement contestée par la fondation, qui accusait l'exposition de dévoiler 200 œuvres fausses... Ahh, l'argent et l'art...



SELFIE, C'EST FIN !

Devant l'engouement de la pratique du selfie devant les œuvres d'art – que l'on comprend aisément, quoi de plus sexy que de se prendre en photo devant un tableau de Louis XIV? - les musées répliquent. Depuis le 1^{er} Mars, les « selfie sticks » sont désormais interdits dans l'enceinte du plus grand château de France. Les amateurs de jardins à la française et salons XVII^{ème} ne pourront que se réjouir de cette décision qui leur permettra de ne plus désirer ardemment enfoncer à ces touristes du dimanche leur stick quelque part... La question qui se pose est plutôt de savoir pourquoi les autres musées français n'ont pas encore adopté une mesure qui semble évidente pour la préservation des œuvres et des nerfs des autres visiteurs.



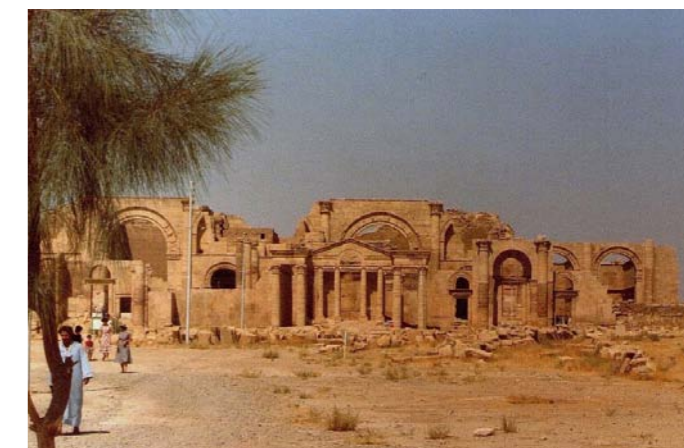
Même sans perche, Beyoncé a l'air... gentille



Difficile d'apprécier Lenôtre dans ces conditions...

LA MÉMOIRE EN DANGER !

Pendant que nous discutons sur l'intérêt fondamental du travail de Jeff Koons à Paris, l'art recule là où le fanatisme avance. Plus de 8 000 livres dont la moitié uniques ont été brûlés, la totalité des sculptures du musée de Mossoul en Irak perdues, et la ville assyrienne de Nimrud, datant de 1300 av. J.C. et témoin majeur de la civilisation qui construisit les jardins suspendus de Babylone détruite au bulldozer. La cité de Hatra, plus grand vestige de la civilisation perse puis hellénistique a été réduite en cendres le samedi 7 mars. Les temples grecs, les remparts perses, la totalité de tout ce qui rappelle de près ou de loin l'adoration de « mauvais dieux » n'existent désormais plus. Devant ce carnage envers l'humanité entière, on reste sans voix. Lorsque Boko Haram tue 2 000 personnes au Nigéria, il attaque un peuple, lorsque Al-Qaïda détruit les tours jumelles, il attaque une nation. Lorsque l'État Islamique détruit ce patrimoine, il efface l'histoire de la civilisation méditerranéenne (Afrique du Nord, Moyen-Orient, Europe). Un proverbe dit « si tu sais d'où tu viens, tu sais qui tu es ». Après ces destructions et celles qui suivront, nos descendants pourront-ils jamais savoir qui ils sont ?



Aujourd'hui ces photos sont tout ce qu'il reste du site d'Hatra



OSSEK GARDEN

Le tour du monde continue, et amis parisiens, vous le savez, pas besoin d'aller bien loin pour goûter à toutes les saveurs du monde, puisqu'il n'existe pas un pays non représenté culinairement dans notre bonne capitale. C'est sur l'alliance de deux mots à priori plutôt éloignés que se présente notre escale : Barbecue et Corée.

Pas question ici de parler Sushi ou brochette de bœuf au fromage, non rien à voir avec votre restaurant japonais habituel. Passé l'inévitable riz, on trouvera cependant peu de poisson et beaucoup plus de viandes. C'est très rapidement, malgré le monde, qu'on vous apportera votre plat composé de viande crue (poulet ou chien) que vous pourrez ainsi faire dorer vous-même sur une plaque de cuisson au milieu de la table (je plaisantais pour le chien). Ajoutez à cela un très généreux assortiment de produits du terroir qui constituaient pour moi des éléments issus du néant tant leur apparence m'était inconnue, au demeurant forts bons (j'espère vraiment que ce n'était pas du chien).

Les menus du soir s'étalonnent entre 16 et 20 euros, ce qui comprend tout de même deux entrées plus votre viande et ses accompagnements. Deux entrées originales puisqu'on retrouve dedans des sortes de makis à base de riz grillé, de soupe miso et autres gyôza, oui, comme au japonais ! On n'a pas testé le midi, mais l'option barbecue ne semble pas y être de mise avec des menus frôlant cependant les 10 euros. Finissez tout ça par des dessert gluants mais appétissants (ou pas) et vous aurez un coréen tout chaud.



COMBIEN ? De 16 à 20 euros le soir !

OÙ ? 14 Rue Rampon / Rue de la République !

COMMENT ? Station République !

QUAND ? Le soir sauf le Lundi !

ALLO ? 01.48.07.16.35 !

UN CONSEIL ? Réservez, l'enseigne est victime de son succès !



LE CAFÉ LIVRES OU LE CHOCOLAT LITTÉRAIRE

En écrivant ce titre, l'évidence m'est venue : un chocolat est quand même plus littéraire qu'un café, non ? Enfin, quoi qu'il en soit, ce lieu est mon coup de cœur de l'année. Vous avez derrière cette façade haussmannienne le choix, même un verre de vin accompagné de quoi grignoter ; et dans un bar littéraire, quoi de plus normal que des rillettes ? Après tout, les dévoreurs de pages compulsifs ne sont pas connus pour leur haleine...

Ce café a la particularité d'avoir les murs tapissés de bibliothèques, emplies de plus de 13 000 livres de tous les genres possibles. Bien sûr vous pouvez les lire à votre guise en prenant votre collation. Attendez attendez il y a mieux... Vous pouvez également échanger un livre sur place avec un des vôtres que vous avez amené... Oui c'est énorme... Vous ne saviez pas où ranger tous les livres que vous achetez à Boulinier ou Gibert ? Vous avez trouvé la bibliothèque de vos rêves, et un moyen de sans cesse renouveler vos lectures au chaud, dans des fauteuils confortables, le rêve !

COMBIEN ? 3 euros le verre de vin, avec rillettes gratuites, 6 euros pour café/gâteau !

OÙ ? 10, rue Saint-Martin, au niveau de la tour Saint-Jacques !

COMMENT ? Métro Châtelet, sortie Place du Châtelet puis suivez la grande tour carrée !

QUAND ? Ouvert tous les jours !

HEURE ? De 8h à minuit sauf le dimanche de 10 à 20h !

ALLO ? 01 42 72 18 13 !

UN CONSEIL ? Allez-y quand il pleut et qu'il fait froid et nuit, so chic !

LE BISTRO RÉGENT

Aujourd'hui, je vous propose de mettre notre grain de sel dans un grand classique de la ville de Bordeaux.

Le Bistro Régent est un restaurant reprenant le concept du Régent de Bordeaux, à des prix bien plus abordables, dont le succès est dû à la bonne gestion de Marc Vanhove qui espère développer l'idée dans le futur.

Le restaurant reprend le concept des bistros, ces lieux de détente des classes populaires des années 30- revisité au profit de réunions amicales, durant lesquelles vous pourrez vous sustenter copieusement sans faire un trou dans votre porte-monnaie, le chef proposant là une recette efficace.

Vous pourrez ainsi débiter votre soirée autour d'un apéritif le temps de réfléchir à la suite. La suite, c'est un menu simple mais copieux composé de filet de magret de canard grillé, de cœur de rumsteck ou d'une escalope de saumon à la plancha et accompagnements travaillés.

Avis à ceux qui ont des oursins dans les poches : la note ne sera pas salée, puisque le menu vous coûtera 12,90€ tout compris !

N'hésitez pas à aller sur le site du restaurant (www.bistro-regent.fr/champagne/) pour imprimer un coupon qui vous permettra de jouir d'une bouteille de champagne offerte (1/2 bouteille pour 2 personnes, 1 bouteille pour 4 personnes)



COMBIEN ? 12,90€ le menu !

OÙ ? 6 cours Georges Clemenceau -50 rue du Maréchal Joffre !

COMMENT ? Tram A, arrêt Place du Palais !

QUAND ? Ouvert tous les jours !

HEURE ? Service midi et soir. Toute la journée pour boire un verre !

ALLO ? 05 56 44 90 00 !

UN CONSEIL ? Testé et approuvé par nos soins ! Foncez et bon appétit !



LE QUAI 65

Bon à la condition où vous ayez encore de la place dans votre estomac, je suis parti à la recherche d'un petit casse-croûte sympathique. Avec ce doux soleil de Mars, qui vient réchauffer les calvités, qui n'a pas envie d'aller flâner sur les bords de Garonne ? Avouez qu'il est très agréable de déjeuner ou dîner avec une vue sur la Garonne !

On remarquera ici bas non pas l'ambiance sonore « ascenseur » ou la décoration qui aurait peut-être méritée une touche plus personnelle, mais avant tout la mixité des plats, avec une forte influence de la cuisine française traditionnelle.

Alors me direz-vous, pourquoi une cuisine traditionnelle avec une décoration moderne à l'Américaine ? Eh bien le mélange fonctionne, malgré une légère perte d'identité du lieu. En tout cas, le service est impeccable, l'accueil très chaleureux, et un petit conseil : profitez de la terrasse sous ce beau soleil !

A midi, simplicité et poisson à moindre coût, avec ce thon à la plancha ou ces moules à la crème. Méfiez-vous tout de même puisqu'il faut apprendre à manger vite ! Les frites et leurs moules refroidissent à l'allure d'un marin courant derrière une femme après 6 mois d'astreinte !

Je vous laisse découvrir par vous-même les plats « world » faisant voyager à travers le monde (comme vous aurez pu le traduire si vous ne vivez pas dans une grotte elle-même à l'intérieur d'une grotte). Un petit amuse-bouche : un burger au foie gras !

COMBIEN ? : la formule du midi : 12,5 euros mais le soir c'est à la carte !

OÙ ? 165 Quai des Chartrons !

COMMENT ? Tram B, arrêt Quai des Chartrons, juste à côté de l'arrêt !

QUAND ? Tous les jours sauf le Lundi !

HEURE ? De 12h à 14h30 et de 19h30 à 23h30 !

ALLO ? 05 56 08 88 70 !

UN CONSEIL ? Allez-y en tram, les places de stationnement en voiture sont aussi rares que les heures de cours pour les étudiants en Histoire !

JEFF KOONS

OU LE CONCUPISENT CERCLE DE L'ART « FACILE »

Une rétrospective comme Beaubourg sait les faire, grandiloquente et magistrale, pleine à craquer d'œuvres de toutes les époques de l'artiste, bref, scénographie comme on les aime, didactique et intelligente. Les textes sont pertinents, l'approche de l'artiste expliquée, rationalisée. Oui, le contenant de cette exposition est d'une qualité indéniable. Qu'en est-il du contenu ?

Ce qui frappe en premier lieu à ce propos, c'est qu'encore une fois les artistes sont trop souvent cantonnés par leur public et les critiques à un seul stade de leur travail, le reste étant réservé à l'élite artistique, seule à aller voir et poser un œil intéressé sur les œuvres méconnues de ceux que l'art engendre, bons comme mauvais. Et c'est là que l'idée majeure « d'art accessible à tous » est déjà vacillante. Encore plus quand on aperçoit des hordes de curieux massés pour un autoportrait technologique devant un cœur en acier poli, et qu'ils passent en quelques coups de cuillère à pot les vingt années de recherche de l'artiste, car moins « vendeur » et plus « philosophique ». Car qui pourra oser prétendre saisir le concept profond de remise en question de la société exprimée par Koons quand il propose une salle remplie de photographies de lui et la Cicciolina en plein acte sexuel, dont un magnifique cliché de deux mètres sur deux en gros plan d'une pénétration... Perplexe je suis...

On devinera aisément que je ne prise pas vraiment ce genre de démarche d'inculte qui consiste à n'aimer un artiste que pour deux œuvres dans sa vie, mais ce constat attise cependant le débat. La question ne semble pas être de savoir si ce que Koons propose est intéressant, mais de savoir si ce qu'il veut transmettre passe auprès du spectateur. Cela a déjà été dit cent fois, les œuvres sont bien réalisées, mais tentons de nous interroger sur le sens de tout cela. A mes yeux, Koons nous prouve seulement qu'en suivant la loi du marché, ses œuvres valent cher et chercher la signification artistique des œuvres est vain, de la même manière que dans le travail d'un Quentin Dupieux. Cependant, il existe entre eux une différence à mes yeux fondamentale et rédhitoire : Koons, au contraire du cinéaste français, empêche d'imaginer.

Pour cela, son travail me semble bien plat et sa seule innovation aura été de montrer que dans le monde actuel, lorsque l'on fait de l'art pour les masses, on vaut plus que Picasso ou Rembrandt... Cela pourra sembler paradoxal mais... allez voir cette exposition, elle vaut le coup (si vous avez le pass annuel, sinon 9 euros c'est cher payé, mais on vous a déjà dit cinq fois que ça valait le coup, ce pass !)



COMBIEN ? 9 euros mais Gratuit avec la carte Illimité !

OÙ ? Centre Pompidou, Place Georges-Pompidou Paris 4^{ème}!

COMMENT ? Métro Hôtel de Ville, accès par la sortie rue du Renard !

QUAND ? Du mercredi au lundi, repos le mardi !

L'HEURE ? De 11h à 19h, noctambules, le mardi jusqu'à 21h !

ALLO ? 01 44 78 12 33 !

UN CONSEIL ? Allez-y tard en semaine, prenez la carte illimité, rentabilisée en deux expos !

LE SOUPER

AUX LUMIÈRES

Ce mois-ci, on vous a réservé une petite exposition qui sort des sentiers battus. En me promenant dans le vieux Bordeaux, sous une pluie battante et un givre acerbe, j'ai aperçu comme une lueur au loin.

Mon premier réflexe a été de me diriger vers ce havre de chaleur. Et mon plaisir n'a pas été dérouter! En effet, me voilà sur le seuil d'un musée, qui m'était alors inconnu mais que j'ai scrupuleusement visité pour en tirer pour vous, petits veinards, l'essentiel.

Avant toute chose, m'approchant doucement de la cour qui précède l'entrée, j'admirais avec ardeur l'architecture du XVIII^{ème} siècle qui ornaît la façade et les ailes du bâtiment. J'ouvris alors la grande porte, et m'entretenais avec la réceptionniste. Elle me dit : « Bienvenue ! Vous êtes là pour découvrir l'exposition à propos du souper et de l'art de bien manger aux XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles ? » Ne sachant quoi répondre, j'acquiesçais et pris mon ticket. L'ambiance est chaleureuse, presque d'époque, avec une multitude de tableaux, gravures et verroteries de l'Ancien Régime. Toutes les pièces sont décorées de tapis et de draperies d'époque, avec une luminosité étudiée. J'y ai appris les origines du souper. Dans un pays comme le nôtre où manger est un art, voire une institution, il se devait que quelques lignes soient divulguées ici.

Au XVIII^{ème} siècle, le « souper » est régit par la grande qualité du service, de la saveur des plats, du talent des cuisiniers déjà reconnus à l'époque comme les meilleurs de monde (même les Anglais le reconnaissent) et bien sûr le vin, incontournable à Bordeaux (souvenez-vous le Vin Rue Neuve).

Les différents repas de la journée étaient alors organisés ainsi : déjeuner le matin, dîner en milieu de journée et le souper le soir. Mais l'heure de chacun avance au cours du XVIII^{ème} siècle jusqu'à que le dîner soit à 20h ! Et donc le souper disparaît. On en apprend des choses !

Le reste de l'exposition est aussi révélatrice de l'art de bien manger, les ustensiles, les habitudes en fonction du niveau social et les ingrédients utilisés. Je vous épargnerai ici tous les détails mais je vous incite fortement à aller découvrir ce puits d'informations ! Là où le bât blesse, c'est que la plupart des objets exposés sont difficiles à identifier puisque quasiment aucune pancarte n'est là pour vous guider.

Quoi qu'il en soit, à la succession des tables dressées et des menus présentés, authentiques, je vous assure, assidus lecteurs, que la faim vous envahit très rapidement ! Un exemple ?

Vous auriez dégusté quatre potages (deux moyens et deux petits), cinq entrées (une grande et quatre moyennes), puis huit hors-d'œuvre et enfin pour le plat, deux moyens et deux petits (à base de poisson). Alors encore faim ? Bien sûr ! Avant de vous guider pour un petit restaurant typique et pas cher, voici les coordonnées du musée :

« Allons souper. Que ces brillants services,
Que ces ragoûts ont pour moi de délices !
Qu'un cuisinier est un mortel divin !
Chloris, Eglé, me versant de leur main
D'un vin d'Ai dont la mousse pressée,
De la bouteille avec force élançée,
Comme un éclair fait voler le bouchon ;
Il part, on rit ; il frappe le plafond.
De ce vin frais l'écume pétillante
De nos Français est l'image brillante.
Le lendemain donne d'autres desirs,
D'autres soupers, et de nouveaux plaisirs. »

Voltaire



Façade du musée des arts décoratifs de Bordeaux



Une des pièces intérieures

COMBIEN ? 2 € pour les étudiants et gratuit le 1^{er} Dimanche du mois !

OÙ ? 39 rue Bouffard !

COMMENT ? Hôtel de ville Tram A-B ou Palais de Justice ligne A !

QUAND ? Tous les jours sauf Mardi et jours fériés !

HEURE ? de 14h à 18h !

ALLO ? 05 56 10 14 00 !

UN CONSEIL ? Le 2^e Dimanche et 4^e Samedi du mois, visite commentée gratuite sur présentation du ticket d'entrée !

LES BAS-FONDS DU BAROQUE

Au début du XVII^{ème} siècle, Rome est le centre du monde artistique avec l'essor de la peinture baroque dans la lignée du Caravage et du Bernin. Rappelons que l'art Baroque est un art essentiellement religieux et très riche en détails, tandis qu'en France se développe paradoxalement l'art Classique qui s'appuie sur les modèles de l'antiquité. Archanges et chérubins fleurissent donc en Italie sur une basilique St Pierre tout aussi baroque, accumulant les inspirations grandiloquentes sur des fresques souvent gigantesques. Mais ce que nous présente ce printemps le Petit Palais, ce n'est pas cela, non ce serait trop simple bien entendu. A contre-pied de l'esprit même du baroque, l'exposition cherche à mettre en avant ces artistes qui au contraire se sont intéressés à « la Rome des Bas-fonds ». Ce qu'il faut comprendre par là ce n'est pas la représentation de la misère italienne du XVII^{ème} siècle, mais une description des vices d'une société qui n'est pas forcément un modèle de vertu. Du Burlesque au mélancolique, les œuvres très duales se plaisent à montrer un vice plutôt qu'à le critiquer, à constater plutôt qu'à condamner. Et c'est de façon très provocante souvent que les artistes mettent en scènes leurs orgies, bacchanales, leurs réunions secrètes, leurs soirées de débauche à la taverne où se réunissent tricheurs et femmes aux mœurs dissolus, en poussant l'audace jusqu'à adresser une « fica » (l'équivalent un bon gros doigt d'honneur dans ta face) directement au spectateur. En résumé, une représentation qui se veut fidèle du monde romain (en tout cas, celui qui fréquentent ces artistes) par opposition à l'idéalisation de l'homme du baroque traditionnel.

L'exposition est de fait riche d'une cinquantaine de tableaux de peintres plus ou moins connus, mais non moins talentueux de la scène romaine de l'époque et on regrette l'absence totale de Caravage alors même qu'un certain nombre de pièce figurent au catalogue de l'exposition. Avec une scénographie simple et efficace on progressera tranquillement dans l'exposition, en se demandant si on a, ou non, l'air d'un jambon quand on regarde les tapisseries imprimées représentant des gravures de vues de Rome qui recouvrent les murs de l'exposition. A priori, c'est juste de la déco mais vous pourrez néanmoins trouver un intérêt dans ces tapisseries qui imitent un palais.

On vous conseillera enfin de vous y rendre aux heures les plus mortes de la journées, en oubliant Week-end et Nocturne. L'exposition est assez exiguë et semble attirer en masse nos vénérables anciens qui malgré leur grande sagesse, ne peuvent admirer un tableau, ou même un texte, qu'à une distance de 15 cm. On privilégiera donc les périodes où ils font la sieste pour profiter des vices romains en toute tranquillité...



Et une fica pour toi



l'apprenti sorcier

- COMBIEN ?** 0 pour les étudiants en art et histoire. 8 euro TR !
- OÙ ?** Petit palais !
- COMMENT ?** Métro Champs Elysées-Clémenceau !
- QUAND ?** Du 24 Février au 24 Mai !
- L'HEURE ?** Mardi à Dimanche de 10h à 18h
- ALLO ?** 01 53 43 40 00 !
- UN CONSEIL ?** Certainement pas le WE !

LE MUSÉE DU VIN ET DU NÉGOCE DE BORDEAUX.



Voilà nous y sommes ! Quand l'Histoire se mêle à l'ivresse ! Vous en rêviez ? Nous l'avons fait.

Avis aux gens sobres : vous allez avoir envie de picoler ! (ou pas) Bon, le vin est une institution à Bordeaux, personne ne l'ignore (si c'est le cas, toi lecteur inopiné, cet article est pour toi !), et il fallait bien qu'on lui rende hommage en un lieu donné.

Le commerce du vin ici-bas ne date pas d'hier, comme vous vous en doutez, et le matériel utilisé pour le conserver ou le fabriquer a beaucoup évolué depuis les siècles précédents. La France connaît le vin depuis l'Antiquité d'abord près de la côte Méditerranéenne, mais le vin envahit l'embouchure de la Garonne depuis le I^{er} siècle après J.C !

Ce qui est intéressant de voir ici, dans ce musée, ne réside pas uniquement sur le vin et sa liturgie, mais aussi tout l'arrière-plan qui n'est que très peu connu comme le travail dans les chais, les techniques de conservation depuis le Moyen-Âge jusqu'à aujourd'hui et surtout le commerce avec l'extérieur, véritable spécialité locale !

L'exposition est très bien pensée, très illustrée mais un peu barbante si vous ne portez pas d'intérêt majeur au vin (enfin il faut que vous en ayez un peu pour y aller je l'admets). Même si le musée vante largement le vin de Bordeaux comme si c'était le seul et l'unique « vrai vin », vous pouvez tout de même découvrir une exposition de toile à propos du vin dans le hall d'entrée.

Si vous survivez à tout cela, que vous évitez la cirrhose, vous constaterez alors que la technologie s'est emparée du sujet, et que « négoce de vin » ne rime pas avec mémoire (ce qui est vrai, ça ne rime pas du tout) mais rime avec « vivre dans son temps ». Bref c'est un lieu paradisiaque pour les « sacs à vin » mais l'enfer pour les amateurs d'eau gazeuse !



- COMBIEN ?** 5 euros pour les étudiants (ils s'embêtent pas) !
- OÙ ?** 41 rue Borie !
- COMMENT ?** Tram B, arrêt Quai des Chartrons, puis suivez la rue Borie (juste à côté de l'arrêt) !
- QUAND ?** Tous les jours !
- HEURE ?** De 10 h à 18 h !
- ALLO ?** 05 56 90 19 13 !
- UN CONSEIL ?** Prenez un éthylomètre !

TARYN SIMON

Taryn Simon ? Je ne la connaissais pas avant de venir et je fus surprise de constater qu'elle était encore vivante (elle est née en 1975). En pénétrant dans la première salle, plusieurs photographies pendent au mur. Les personnes représentées me pénètrent de leur regard, chose que voulait sûrement l'artiste. Cette séquence se nomme *The Innocents* et représente ceux injustement condamnés pour des crimes qu'ils n'avaient pas commis. J'adore. Tout de suite, je retiens l'expression de leurs visages : fatigués, lassés par les défauts d'un système judiciaire. Je continue dans la salle suivante et les photos reprennent divers arbres généalogiques. Une famille descend d'un haut fonctionnaire nazi condamné à Nuremberg en 1946. Ce n'est peut-être que moi mais je retiens l'expression particulièrement dérangeante de certains membres, comme si la culpabilité n'avait jamais cessé de les ronger. Une autre famille a été victime du génocide de 1995 à Srebrenica en Bosnie. Les membres morts sont représentés par leurs ossements de quoi pousser à une réflexion qui s'ensuit par un dégoût de la nature humaine. À travers son objectif, Taryn Simon utilise la photographie comme moyen pour rétablir la vérité et mettre en avant ce que nous ignorons, ce qui nous est rarement conté ou tout simplement ce que nous n'avons jamais pu ou voulu voir. Elle représente les aléas de la vie.

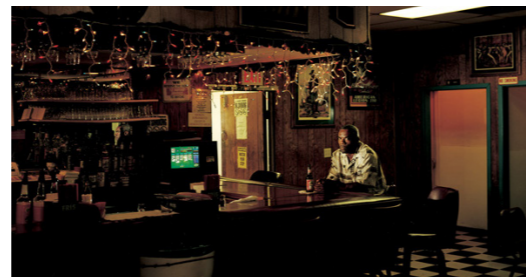
La suite de l'exposition est bien plus gaie ! Objets de contrebande de toutes sortes repêchés à l'aéroport JFK de New-York illustrent les désirs étranges de l'homme. Pour les musiciens – ou plutôt admirateurs des petites boîtes à musique installées là on ne sait pourquoi – je vous conseille de chanter des airs que vous avez tant de fois entendus en prétendant donner des discours, être couronnés empereur ou impératrice, recevoir des prix ou encore assister à un match de baseball. Oh say can you see...

FLORENCE HENRI,

MIROIR DES AVANTS-GARDES.

Au spectateur amateur de l'art d'entre deux guerres, il est difficile de ne pas penser à Sonia Delaunay en voyant le parcours et le travail de Florence Henri. Les deux femmes n'avaient pas un physique avantageux, mais un esprit aventureux et sont l'expression même de cette génération d'artistes plus cosmopolites qu'aucune autre, où artistes de tous horizons, hommes comme femmes se côtoyaient, faisaient l'amour et dialoguaient à travers leurs œuvres.

Florence Henri, comme nombre d'artistes de l'époque, est naturellement venue à Paris après des études au Bauhaus, et connaissait la plupart des artistes en vogue dans les années 30. Son travail photographique s'axe énormément sur le dialogue entre le sujet et son reflet, que ce soit dans les yeux du sujet lui-même (les double-portraits) ou dans le regard du spectateur. Quoi qu'il en soit, le lien artiste-sujet-spectateur est très fort et constitue une mise en abîme très intéressante sur le thème de l'œuvre capable de s'exprimer et la différence de vision entre le sujet et celui qui l'observe. D'autres séries, plus classiques, nous transcenderont moins. A voir illico !



Jeux de miroirs saisissants pour l'époque

COMBIEN ? 7.5 euros mais gratuit le mardi 31 mars !

OÙ ? Jeu de Paume, 1 Place de la Concorde !

COMMENT ? Métro Concorde, accès par le Jardin des Tuileries, escaliers côté rue de Rivoli !

QUAND ? Du mardi au dimanche, repos le lundi !

L'HEURE ? De 11h à 19h, noctambules, le mardi jusqu'à 21h

ALLO ? 01 40 20 53 17 !

UN CONSEIL ? Voir les deux expos en même temps !

CHRISTIAN BONNEFOI



Si vous avez dans l'idée de bien connaître Bordeaux, il est impératif de visiter la base sous-marine ! Amateurs d'art décalé bonsoir ! C'est avec une curiosité sans limite que j'ai arpenté les couloirs décorés de la base sous-marine. En m'y intéressant de plus près, je remarquai alors que Christian Bonnefoi, artiste contemporain reconnu mondialement, exposait ici.

Je préfère vous prévenir tout de suite, si vous n'avez pas la tête à tenter de comprendre la logique de l'expo, n'y allez pas ! C'est certes bien organisé cependant ça demande une concentration minimum. Ce qui me frappa se rapporte à la diversité des œuvres face à moi. L'exposition nommée Variations semble être une multitude de tableaux, et un ensemble de collages muraux qui sont très cohérents entre eux. En réalité, toutes les œuvres de M. Bonnefoi sont reprises ici, et ne sont pas égales. Tout en ayant une logique, aucune des séries de peinture ou de collage n'est identique. En plus de cela, nous apparaît une force plastique de l'œuvre hors du commun avec une forte originalité picturale et abstraite ! Mais bon parfois lorsque c'est trop abstrait, on commence à ne plus bien saisir le sens originel.

L'auteur nous dit : « Depuis toujours, je travaille sur plusieurs œuvres et plusieurs séries à la fois [...] Il en résulte un télescopage de problèmes et de solutions, qui contrebalance la rigueur théorique, et ouvre les recherches de possibilités plastiques [...] Il peut aussi y avoir des retours sur des éléments déjà traités dans des tableaux antérieurs. ». L'idée que j'en retiens alors me paraît logique maintenant ; en effet l'artiste ne souhaite pas limiter la peinture à une surface délimitée, et aussi qu'il vit dans une autre dimension (un peu perché quoi !).



Christian Bonnefoi devant ses œuvres.

COMBIEN ? C'est gratuit les amis !

OÙ ? Base sous-marine de Bordeaux, boulevard Alfred Daney !

COMMENT ? Tram B jusqu'à Bassin à flot et suivre Rue Lucien Faur !

QUAND ? Du Mardi au Dimanche !

HEURE ? De 13h30 à 19h !

ALLO ? 05 56 11 11 50 !

UN CONSEIL ? Il n'est pas possible de se déplacer à la base sous-marine en poussette. Avis à tous les éjaculateurs précoces !

FRANÇOIS SCHUITEN

« On m'interdisait toujours de dessiner à l'école, alors je m'imaginai qu'il fallait faire un métier chiant pour gagner sa vie ! »

« Quand je pense que l'on dit que Paris a un climat pluvieux. » De lourdes gouttes de pluies perlent du feutre bleu qui me séparent du grondement sourd des nimbus et s'écrasent sur le cuir détrempe de mes chaussures. Finalement, aller à ce rendez-vous à pied n'était pas une si bonne idée. Mon compagnon d'infortune n'a même pas pris de veste et sa chemise blanche est collée à sa peau glacée. Devant nous, dans un quartier bourgeois aux maisons fin XIX^{ème} siècle s'élève la façade d'un petit hôtel particulier. Trois étages plus haut, sous les combles dont la pente est tapissée de lucarnes qui donnent sur les toits de Bruxelles, nous apparaît un bureau serti d'une grande table à dessin, de hautes bibliothèques emplies d'ouvrages d'art et quelques planches de Winsor Maccay. Un homme grand à lunettes rondes nous accueille chaleureusement et nous n'avons de notre côté à lui offrir que nos mains engourdies et un enregistreur. Cet homme qui a accepté de nous recevoir dans son intimité d'obsession de dessin, là où il puise sa folie créatrice, il s'agit de François Schuiten, notre invité du mois. Mais en fin de compte, n'est-ce pas nous les invités ?

INFO :

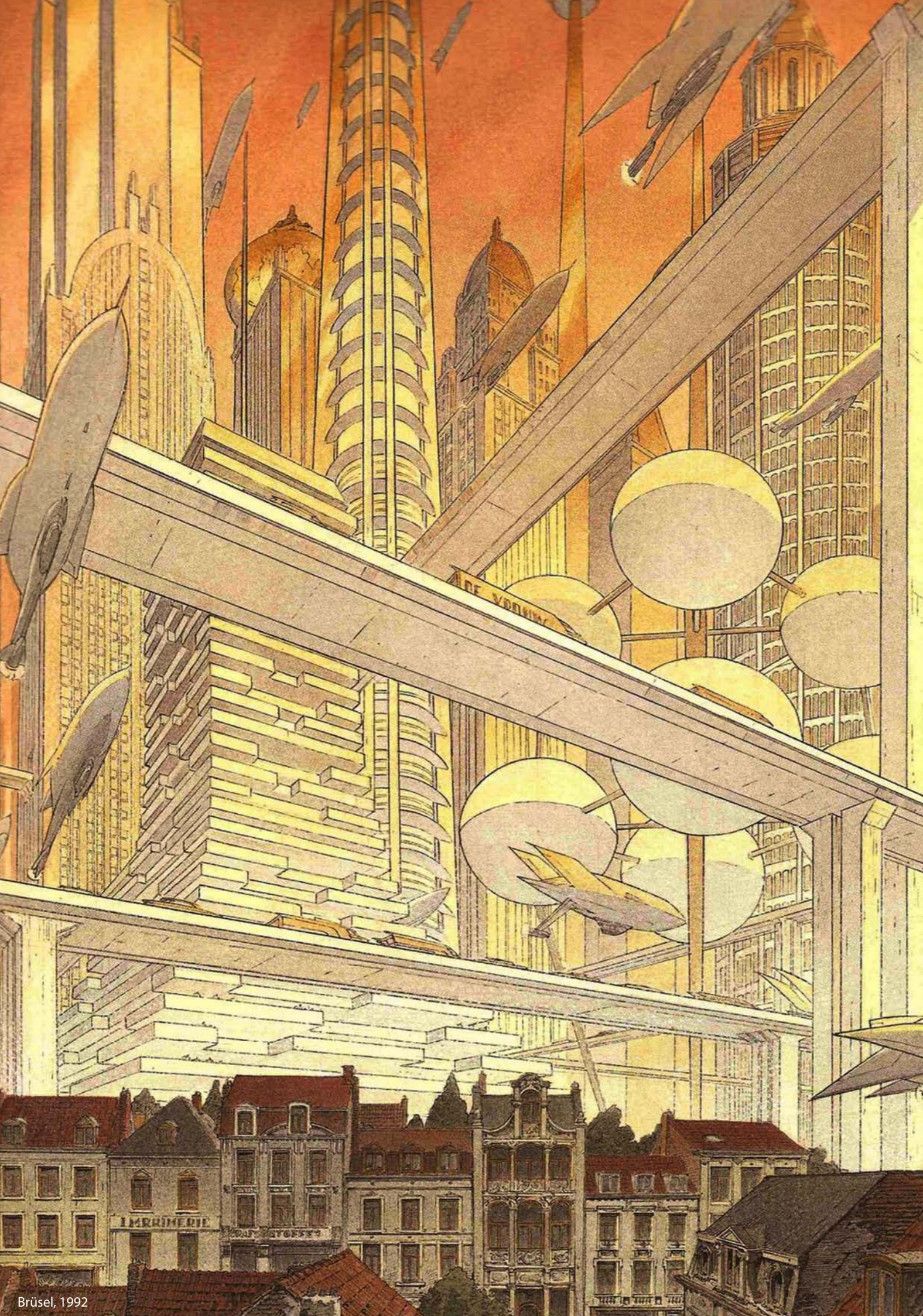
- 1972 : Première publication dans *Pilote à 16 ans*
- 1977 : Publication avec son frère Luc dans *Métal Hurlant*
- 1982 : Début des *Cités Obscures* avec Benoît Peeters au scénario
- 1994 : Scénographie de la station Arts et Métiers à Paris
- 2000 : Son pavillon des Utopies accueille cinq millions de visiteurs à l'Exposition Universelle d'Hanovre
- 2003 : Scénographie de la maison Autrique de Victor Horta à Bruxelles
- 2012 : *La Douce*, premier album en solo de François Schuiten
- 2014-2015 : Exposition *Revoir Paris* à la Cité de l'Architecture
- 2015 : Scénographie et Muséographie du Musée du Train à Bruxelles

CONTACT :

<http://www.urbicande.be/>



Autoportrait, 1992



VOTRE PARCOURS UNIVERSITAIRE EST ATYPIQUE, POUVEZ-VOUS NOUS EN PARLER ?

J'ai fait des études d'humanité (le lycée en Belgique) section artistique, des études préparatoires à l'architecture, mais je n'ai pas fait des études d'architecture, car après avoir terminé mes humanités, j'ai commencé la section bande-dessinée à l'école Saint-Luc de Bruxelles. Il faut savoir que Saint-Luc a créé la première section bande-dessinée en Europe à l'initiative d'Hergé, où il y a d'ailleurs beaucoup de jeunes dessinateurs français, pour le prix faible des études et la qualité de cette école.

Mais j'ai en fait commencé à publier avant de faire ces études, puisque j'ai publié dans Pilote à 16 ans, puis Métal Hurlant, et enfin A Suivre vers la fin de mes études. J'étais en fait à moitié dans les études et à moitié déjà dans l'univers professionnel.



Les Murailles de Samaris, 1983

COMMENT AVEZ-VOUS INITIÉ VOS PUBLICATIONS ?

Généralement, ce que vous faisiez à l'époque, c'est que vous téléphoniez à la rédaction du journal et le rédacteur en chef vous recevait. Il regardait vos planches et vous disait oui ou non, tout simplement. Il faut dire aussi qu'à l'époque, il y avait de nombreux journaux de bd, ce qui est de plus en plus rare actuellement, et que beaucoup d'entre eux commençaient aussi à cette époque (Métal Hurlant et A Suivre étaient très récents), et créaient une sorte d'appel d'air de nouveaux dessinateurs avec eux.

ON NE PEUT PLUS FAIRE CELA AUJOURD'HUI ?

Aujourd'hui, il n'y a plus de journaux, donc il faut s'adresser aux éditeurs, ils sont dépassés par l'offre et la quantité de nouveaux travaux. Évidemment, c'est moins facile de se frayer un chemin.

LA CARRIÈRE DE DESSINATEURS COMME HERGÉ OU FRANQUIN VOUS A-T-ELLE CONFORTÉ DANS L'IDÉE DE FAIRE DE LA BANDE-DESSINÉE ?

Vous savez, en tant que belge, j'ai grandi avec Tintin, Spirou et Fantasio, mais aussi Black et Mortimer de Edgard P. Jacob. Cela faisait partie de mon biotope, et j'ai eu la chance de les rencontrer, surtout Franquin qui me donnait des conseils, et c'était très important pour moi. C'était quelqu'un que j'admirais énormément et qui était encore dans le métier, donc c'était plus naturel pour moi de le rencontrer. Hergé aussi mais c'était plus compliqué car Tintin était sur la fin (Tintin et les Picaros sort en 76, quand Schuiten a 20 ans, ndlr).

AU NIVEAU ARCHITECTURAL, AVEZ-VOUS EU DES INFLUENCES AUSSI FORTES QUE POUR LE DESSIN ?

Alors, architectes, pas tellement. Je dois dire que mes influences ont été beaucoup plus au niveau du dessin et de la peinture. Mon père était peintre en plus d'être architecte, et il a très fortement dirigé mon regard car la peinture était quelque chose de très important pour lui, qu'il a énormément communiqué à ses enfants. J'étais ce qu'on peut appeler un bon client ! Évidemment, il était aussi architecte, tout comme mon frère et ma sœur, et cela a joué un rôle fondamental dans mes choix, mais mon père regardait avec une attention extrême le travail pictural, alors que mon frère m'a poussé à m'intéresser à la bande-dessinée. C'est ce qui a pour ainsi dire forgé ma culture.

DES PEINTRES ONT-ILS DU COUP EU UNE GRANDE INFLUENCE SUR VOTRE VISION ?

J'ai été en effet profondément marqué par de nombreux artistes, mais cela va de Bruegel à Rembrandt, qui est quelqu'un auquel je reviens régulièrement, mais là la liste est infinie. De Picasso à Bacon, aux Impressionnistes,...

...cela va partout. Que vous dire, c'est trop long, mais il est évident que je suis aussi touché par les graveurs, ou des dessinateurs peu connus, notamment certains dessinateurs américains de début de siècle que je trouve très touchants. C'est un univers trop vaste pour que je puisse le résumer à quelques noms, et ce serait faux, car un dessinateur va chercher partout. Plus sa culture est vaste, et mieux il se porte. Si il se contente d'une ou deux influences, ce n'est pas très bon signe. Il doit de plus renouveler ses influences, pour que son travail s'enrichisse.

AVEZ-VOUS ÉTÉ TENTÉ PAR LE DESSIN CARICATURAL ?

Non jamais. J'ai appris le dessin naturellement par l'observation. Pour mon père, qui m'a tout appris, elle était essentielle. Je pense que les grands dessinateurs sont capables de faire les deux, comme Franquin, qui faisait Spirou et Fantasio et Gaston, mais qui savait aussi parfaitement dessiner de manière réaliste. Mais pour ma part, je ne suis pas capable de faire les deux. Je peux dessiner comme ça, mais pas avec le talent de certains.

A PROPOS JUSTEMENT DU TALENT DE FRANQUIN ET DE SES DESSINS, NE TROUVEZ-VOUS PAS DOMMAGE QUE CERTAINS PEINTRES SOIENT CLASSÉS COMME « CARICATURISTES » OU « CUBISTES » ET QUE L'ON OUBLIE LEUR VRAI TALENT

DE DESSINATEUR. PEU DE GENS PAR EXEMPLE IMAGINENT QUE PICASSO ÉTAIT UN TRÈS TRÈS GRAND DESSINATEUR RÉALISTE.

Je crois que toute personne qui s'intéresse réellement au travail d'un auteur finit par comprendre la diversité de son œuvre et de son talent. Franquin a fait Spirou et Fantasio, puis Gaston, puis d'autres, et il a sans cesse cassé le rythme établi, sans cesse renouvelé son travail et Picasso aussi. Il a commencé par du dessin réaliste à la Manet, puis il a eu une période bleue, une période cubiste, une période collages. Il a su se réinventer en permanence, et c'est ce qui est pour moi le parcours de quelqu'un d'exceptionnel, qui m'inspire et qui me passionne. Quand on s'intéresse à ces artistes, on ne peut pas dire que Franquin c'est cela, ou que Picasso c'est ceci. Ce qui est beau chez des artistes de cet ampleur, c'est leur évolution et leur remise en question. Il serait insensé de ne pas chercher l'entièreté d'un artiste.

Je pense à Turner qui en partant de marines classiques a su faire surgir sa touche et a créé l'impressionnisme, ou encore à Rembrandt, qui fait surgir la lumière de ses toiles avec une modernité incroyable empreint d'une certaine abstraction. C'est sublime. Leur parcours me passionne, et c'est une hérésie de les figer à un moment de leur vie.



La Douce, 2012

ON OUBLIE SOUVENT CE PARCOURS DES ARTISTES.

Oui, ce qui est important, ce sont les processus ; comment les artistes grandissent, bougent, se déplacent, captent leur temps. Il ne faut pas voir les choses séparément. Une fois que l'on a fait ce travail de recherche, tout s'éclaire. Alors évidemment il faut de la culture, il faut entrer dans l'œuvre de quelqu'un, et c'est là que sa passion peut nous animer nous.

VOUS AVEZ NOTAMMENT TRAVAILLÉ SUR LA MAISON AUTRIQUE, QUE POUVEZ-VOUS NOUS DIRE SUR L'INFLUENCE DE VICTOR HORTA SUR VOTRE TRAVAIL ?

Il y a cette fameuse phrase : « si tu sais d'où tu viens, tu sais qui tu es ». Dessiner des moments d'une époque, et d'un style qui a de plus été très rayonnant ici à Bruxelles, c'était une façon de comprendre ces architectes et la réflexion qui les a poussés à réaliser ce qu'ils ont fait. Lorsque l'on dessine quelque chose, on est obligé d'en avoir une compréhension très profonde. Comment c'est fait, en quel matériau, et tout ce travail de culture, nous sensibilise et nous nourrit de ce style. Urbicande était Art déco, La Tour est plus gothique etc... Chacun de mes albums s'est d'abord nourri d'univers, d'espaces, de monde, de cultures, de personnages. Il fallait que je me constitue une culture, car quand on commence on ne sait rien. Dessiner ces styles à travers mes planches était une façon d'apprendre. Et puis, comme quand on a un piano et que l'on commence à connaître les notes, on a ensuite envie de composer quelque chose qui nous appartient, et on a l'audace d'inventer, de créer des choses plus novatrices, mais c'est la connaissance des racines qui permet d'inventer l'avenir.

VOUS M'AVEZ FAIT PENSER À LA TOUR ET DONC À LA DOUCE, QUI SONT VOS DEUX SEULS OUVRAGES EN NOIR ET BLANC. QU'EST-CE QUI MOTIVE VOS CHOIX D'UTILISER OU NON DE LA COULEUR, AU-DELÀ DU TRAITEMENT DES OMBRES QUI PARAÎT ÉVIDENT ?

Alors d'abord, c'est le récit qui motive. Un récit qui sera mieux exprimé par la couleur ou le noir et blanc, et qu'il y ait une envie de noir et blanc ou de couleur. Je suis fasciné par la couleur mais j'adore le noir et blanc. C'est aussi se remettre en question, se bousculer. De temps à autre, j'ai envie de faire de la couleur, puis j'ai envie d'abandonner la couleur et de passer au noir et blanc. Je ne vois pas pourquoi le noir et blanc serait moins bien que la couleur. Pour moi, c'est une écriture, cela fait partie d'un tout. Je change aussi de technique, parfois plus au pinceau, à la plume, au crayon de couleur ou à l'acrylique, cerné par un trait. J'essaie que les histoires soient uniques et leur traitement aussi. Sinon vous êtes dans une mécanique de répétition, ce qui est confortable, mais sclérosant. Bien sûr idéalement, les lecteurs aimeraient que l'on refasse le livre qu'ils ont aimé, mais hélas ce n'est pas une bonne idée. En plus je n'ai pas de héros, ainsi la page est blanche à chaque livre, il faut tout réinventer.

D'AILLEURS, SUR LE FAIT QUE VOUS N'AVEZ PAS DE HÉROS FIXE, CELA NE VOUS A JAMAIS INTÉRESSÉ POUR DÉVELOPPER UNE HISTOIRE EN PARTICULIER ?

Non, je n'ai jamais eu envie de cela, même si il y a des personnages secondaires qui reviennent, parce que je m'ennuierais. Je mets deux ans pour faire un livre, c'est très long, très laborieux et j'aime qu'il y ait de nouveaux espaces à conquérir, à explorer. J'ai vu ceux qui m'ont inspiré, Hergé et Franquin, souffrir du poids de leurs personnages. Si Franquin a arrêté Spirou puis Gaston, c'est qu'il n'en pouvait plus, et Hergé n'en pouvait plus de Tintin. Ils avaient tout dit. C'est souvent le moment où le public est le plus grand, où les albums se vendent le mieux que les auteurs sont épuisés. On s'était toujours dit, Benoît Peeters et moi, que nous n'allions pas faire ça. Nous nous sommes tout de suite mis sur l'idée que chaque livre sera différent et autonome, qu'ils pourraient être lus dans tous les sens

PENSEZ-VOUS QUE C'EST DU À VOTRE HUMILITÉ, OU VOTRE DOUTE PERMANENT ?

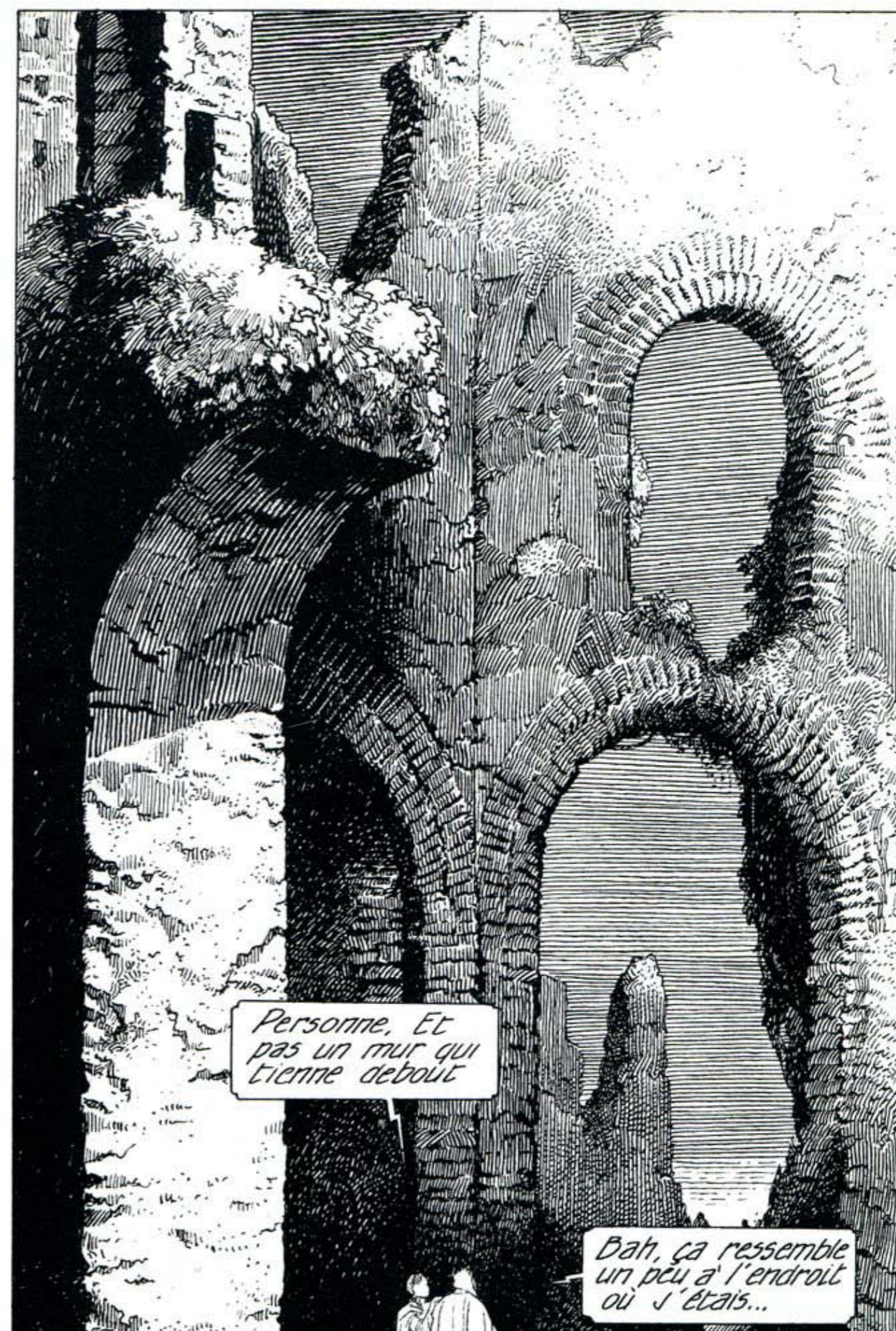
J'ai beaucoup de doute. Ce qui est terrible avec la bande-dessinée, c'est que l'on est seul. Je fais tout tout seul. Nous faisons l'histoire Benoît et moi, après le texte, les couleurs, le trait, je suis seul ; et c'est très dur car lorsque je n'y arrive pas il n'y a qu'à moi que je peux m'en prendre, et je suis confronté en permanence à mes incapacités. J'aimerais mieux dessiner, j'aimerais mieux mettre en scène. J'ai deux mondes. En scénographie, je suis au contraire entouré de beaucoup de monde, et cela fait du bien aussi, on peut ainsi dire aux autres qu'ils n'ont pas bien travaillé !

QUELLE POSITION PRÉFÉREZ-VOUS ?

Ni l'une ni l'autre. J'adore travailler seul. Il faut de la discipline, travailler dix heures par jour sur ses dessins. La scénographie est un travail en équipe où il faut trouver les bonnes énergies pour qu'un ensemble de choses aboutissent à la mise en scène, à l'émotion et qu'elle passe par des objets, de la lumière et du son. La bande-dessinée, c'est arriver à faire passer tout cela avec seulement du dessin. Cependant, les deux disciplines ont leurs similitudes. Dans les deux cas, je prends le visiteur par la main, et je dois lui donner des émotions, lui raconter des histoires. Et le dessin m'aide beaucoup pour la scénographie à ce sujet. Elles sont très complémentaires.

ON POURRAIT COMPARER ÇA DU COUP À L'UTILISATION DU NOIR ET BLANC OU DE LA COULEUR.

Oui vous avez raison, c'est tout à fait vrai. Utiliser du noir et blanc, c'est travailler sur le rapport au contraste, et construire un univers, des volumes, et cela m'aide à mieux penser la couleur ! Cela m'oblige à mieux savoir ce que je veux mettre en valeur ou pas et je trouve que c'est ça qui est primordial. A faire sans cesse la même chose, ■■■



La Tour, 1987

...on perd du recul sur notre travail, on utilise la même technique, on est bourré de tics, de réflexes. Se décentrer oblige à casser cette monotonie et raviver la flamme.

VOUS PARLEZ BEAUCOUP DE SE REMETTRE EN QUESTION, MAIS COMBIEN FAITES-VOUS DE PLANCHES POUR ARRIVER AUX SOIXANTE QUE COMPTENT UN ALBUM ?

J'en fais soixante. Je ne suis pas capable d'en faire plus. Mais je les fais d'abord en noir et blanc, je les imprime, puis je les mets en couleur, et c'est un processus très long. J'ai besoin d'une semaine par page au minimum.

MAIS VOUS FAITES FORCÉMENT DES ESSAIS.

Oui bien sûr, je fais un story-board, et puis surtout je travaille beaucoup au crayon. Je dessine, je gomme, je gratte, mais la planche est unique. Mais qu'est-ce que j'ai pu gommer et gratter !

POUR QUELQU'UN COMME VOUS QUI EST PLUS DANS L'OMBRE QU'UN ACTEUR DE CINÉMA, CELA A-T-IL CHANGÉ QUELQUE CHOSE D'AVOIR UNE EXPOSITION À PARIS ?

Non, pas vraiment. J'avais fait le « Pavillon des Utopies » à l'exposition universelle de Hanovre en 2000 qui avait reçu 5 millions de visiteurs. Il y avait 200 personnes qui travaillaient jour et nuit, j'avais déjà fait plusieurs expositions à Paris également. Chaque projet a ses contraintes ; la difficulté est d'avoir une bonne analyse de toutes ces contraintes, et comment répondre à un lieu comme la Cité de l'Architecture, avec une équipe, un budget, un timing. Benoît Peeters et moi sommes les scénographes et les commissaires de l'exposition, c'est donc à nous de répondre à tout cela, et c'est beaucoup de travail, sur les planches de l'album, la scénographie de l'exposition... En même temps, gagner sa vie en faisant du dessin est une telle chance, c'est tellement incroyable, qu'en me levant le matin, je suis heureux et du coup je travaille énormément.

QUAND VOUS ÉTIEZ ENFANT, VOUS PENSIEZ QUE VOUS NE GAGNERIEZ PAS VOTRE VIE AVEC VOTRE PASSION ?

Oui, je pensais que le dessin n'était pas un vrai travail car on m'interdisait toujours de dessiner à l'école, alors je m'imaginai qu'il fallait faire un métier chiant pour gagner sa vie ! Maintenant encore je le pense, c'est très fragile. Quand vous faites une bande-dessinée tous les deux ans, vous ne pouvez pas gagner votre vie. Mes livres se vendent bien, mais pas suffisamment pour que je puisse en vivre en les faisant tels que je les fais, en mettant deux ans pour les faire. Ce n'est pas rentable. Mais je ne m'en plains pas, car j'aime ça, et que la bande-dessinée m'a permis de faire d'autres choses plus rentables, comme l'exposition universelle, travailler des films. Ce qu'il y a à côté, que j'aime faire aussi, m'a permis de faire mes dessins au rythme qui me plaisait, de retravailler, gommer, sans un revolver sur la tempe. Je sais qu'il y a des auteurs qui sont obligés de produire vite pour gagner leur vie, et c'est très dommage. Par la trop grande quantité de livres, certains auteurs n'ont plus le temps.

HOKUSAI DISAIT JUSTEMENT QU'UN DESSINATEUR PENDANT LES QUARANTE PREMIÈRES ANNÉES, NE FAISAIT RIEN DE BON, PENDANT LES VINGT SUIVANTES, COMMENÇAIENT À COMPRENDRE CE QU'IL FAISAIT, PENDANT LES VINGT SUIVANTES, APPRENAIT À MAÎTRISER SON ART, ET LORSQU'IL EST MORT À QUATRE VINGT ANS DISAIT QUE VINGT ANS DE PLUS LUI AURAIENT PERMIS DE DEVENIR UN MAÎTRE.

Oui j'adore Hokusai, j'ai d'ailleurs un livre de lui juste là (il nous montre la table basse entre nous et lui). Je pense aussi que la connaissance des autres est fondamentale, et les albums où j'utilise des styles architecturaux faisaient partie de mon apprentissage. Je m'inspire encore beaucoup des autres, et je crois que c'est fondamental. Dans l'exposition, nous étions d'ailleurs heureux de mettre nos inspirations, Robida, Perret, tous ces dessins qui nous ont fait rêver comme pour dire au spectateur : « Regardez comme cela nous a enrichi ». Je trouve que ce n'est que justice et assez naturel. Nous ne sommes rien sans tout ce qui nous a nourri.

SI L'ON VOUS PROPOSAIT UN FILM EN NOIR ET BLANC QUI PRENDRAIT LA DOUCE, UN PEU À LA SIN CITY, ACCEPTERIEZ-VOUS ?

On a beaucoup tourné autour du cinéma avec Benoît. Nous avons eu des projets assez ambitieux, et plusieurs scénarios. Mais je n'ai pas spécialement envie d'être réalisateur. Je ne me sens pas réalisateur. J'apprécie de me mettre au service d'un réalisateur, afin de l'aider à réaliser son film. Je connais bien les techniques que le cinéma utilise aujourd'hui, je suis très à l'aise là-dedans, je peux donc diriger le travail graphique. Quand le projet me plaît, je suis prêt à m'investir, mais je ne suis pas sûr de vouloir être réalisateur.

Par contre, pourquoi pas La Douce au cinéma, ce n'est pas idiot. Cela me plairait beaucoup que quelqu'un le fasse. Mais il faut qu'il s'approprie le projet et oublie la bande-dessinée. Oublier la bande-dessinée !! Le cinéma a une façon complètement différente de la bande-dessinée de projeter le spectateur, et pour cela ils ne doivent pas être mélangés. Ça ne m'intéresse pas. Si on me dit que mon album est un story-board et qu'il n'y a plus qu'à filmer, je pense que c'est une connerie. Si on me dit qu'on ne saurait pas en faire un film, j'en suis ravi ! Cela prouve qu'il est profondément une bande-dessinée.

QUAND VOUS DITES QUE CELA NE VOUS INTÉRESSE PAS QUAND LE CINÉMA ET LA BANDE-DESSINÉE SONT PROCHES, QUEL REGARD PORTEZ-VOUS SUR LE TRAVAIL DE HAYAO MIYAZAKI ET DU STUDIO GHIBLI ?

Ah non, pour moi le travail de Miyazaki c'est un vrai travail de scénariste, c'est du dessin animé mais c'est un vrai réalisateur. Il ne fait pas de la bande-dessinée, c'est du cinéma.

Il y a des gens qui sont capables de faire les deux, comme il y a des dessinateurs qui sont capables de faire de la peinture. Moi je ne suis pas du tout peintre, je suis illustrateur et encore. J'adore la peinture, mais je sais que je ne suis pas peintre, et que je ne suis pas réalisateur.

VOUS SEMBLEZ TOUJOURS VOUS FIXER VOS LIMITES. CELA VOUS RASSURE DE VOUS DIRE QUE VOUS SAVEZ CE QUE VOUS ÊTES ET N'ÊTES PAS ?

Ce sont surtout des convictions au fil du temps. Vous voyez, j'ai la prétention de dire que je suis scénographe, que je suis illustrateur, que je peux travailler pour le cinéma, pour l'opéra...

QUE VOUS ÊTES ARCHITECTE ?

Que je peux travailler avec des architectes, que je peux faire une station de métro (stations Arts et Métiers à Paris et Porte de Hal à Bruxelles), ce qui est prétentieux. Dire que je peux faire un pavillon de 6 000 mètres carrés dans une exposition universelle, c'est prétentieux. Quand on entre dans un domaine, il faut savoir ce qu'il est, d'où il vient. Je connais très bien la peinture, trop bien pour faire semblant d'en faire. Je sais l'effort qu'il faudrait que je fasse pour faire semblant d'être un peintre, mais ça ne m'intéresse pas.

Il faut tout de même déjà être prétentieux pour dire « je vais faire le même métier que des génies comme Winsor Mccay et Hergé » parce qu'ils ont emmené leur art à un niveau tellement incroyable. Donc je me trouve assez prétentieux.

EST-CE QU'ON A PAS BESOIN DE L'ÊTRE LORSQUE L'ON EST ARTISTE ?

Oui, c'est vrai, on a besoin de l'être. Il faut avoir une forme d'élan inconscient. Parce que si on se rencontre de tout ce qu'il faudrait comme qualités pour faire un métier, on serait tétanisé. Avec l'âge, on voit juste mieux ce qu'on ne peut pas faire, et c'est agaçant.

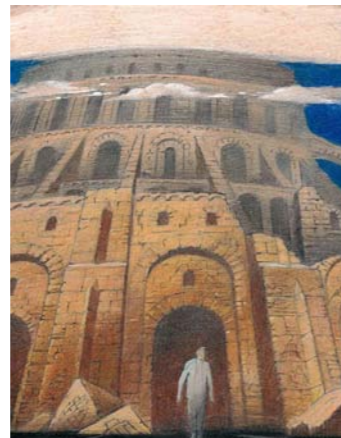
AVEZ-VOUS DÉJÀ ÉTÉ TENTÉ DE LIER LA BANDE-DESSINÉE À L'HISTOIRE COMME HERGÉ A PU LE FAIRE ? FAIRE L'HISTOIRE D'UN PERSONNAGE HISTORIQUE OU AUTRE ?



Hommage à Winsor Maccay, 1996



Hommage à Winsor Maccay, 1996



Brüsel, 1992



La Douce, 2012



La Douce, 2012



La Tour, 1987



Revoir Paris, 2014



Vision pour la Maison Autrique de Victor Horta

Non, car je ne crois pas être bien placé pour faire cela. Une des questions que je me pose souvent quand je fais une histoire c'est « pourquoi suis-je le mieux placé pour la faire, pourquoi un autre ne peut pas le faire? » Sur l'histoire, la rigueur que cela demande, d'autres pourraient le faire mieux, donc ce n'est pas une bonne idée que je le fasse. Lorsque je fais La Douce, je suis le mieux placé pour faire cet album. Pourquoi ? Parce que j'ai vu cette locomotive, je la connais, je la mets dans mon musée (Musée du train à Bruxelles), j'ai rencontré les cheminots, j'ai bouffé du chemin de fer, je peux dessiner la machine par cœur, alors oui je suis devenu le mieux placé.

Un western par exemple, je pourrai en faire un, mais il y a tellement de gens qui pourraient le faire mieux que moi. Pour dessiner les chevaux, il faudrait que j'aille aux États-Unis, que je baigne dans ce climat. Ce n'est pas tout de faire un sujet, il faut aussi qu'il ait une résonance dans le monde actuel, qu'on puisse lui donner sens.

Si vous avez souffert dans votre jeunesse, avez été battu ou violé, vous êtes le mieux placé pour parler de cela, car vous avez une expérience tellement forte que vous pouvez la revendiquer. Par exemple, je ne me sens pas légitime à parler de l'homosexualité, du racisme, de la guerre. Ces sujets, de quel droit j'irai parler d'eux ? Mais je peux le devenir. Si je commence à être obsédé par la guerre de 40, à aller dans tous les musées, je vais commencer à prendre de la légitimité. Il faut absolument une harmonie entre vous et votre sujet. Il faut être obsessionnel sur un sujet puis passer à autre chose. Après La Douce et le Musée du train, je crois que j'aurais donné pour les chemins de fer !

VOUS AVEZ UNE EXPOSITION EN MÊME TEMPS QUE LUI À LA CITÉ DE L'ARCHITECTURE. VIOLLET-LE-DUC. A PROPOS JUSTEMENT DE SON TRAVAIL, DE LA MANIÈRE DONT IL EST ALLÉ CHERCHER LES RACINES DES CHOSSES POUR MODIFIER CE QUI EXISTAIT DÉJÀ ET LE SUBLIMER.

Écoutez, Viollet-le-Duc c'est un personnage incroyable. Je suis très heureux et fier de faire une exposition en même temps que lui. Je suis fasciné par Viollet-le-Duc, ses obsessions, et parfois effrayé par la manière dont il joue avec l'histoire. Mais il en a une connaissance très approfondie, très originale. Il est devant des situations où il doit reconstruire des tas de lieux, et pour les sauver, il ose leur apporter ce qu'ils n'ont jamais eu. C'est un personnage si extraordinaire que cela pourrait presque faire un livre...

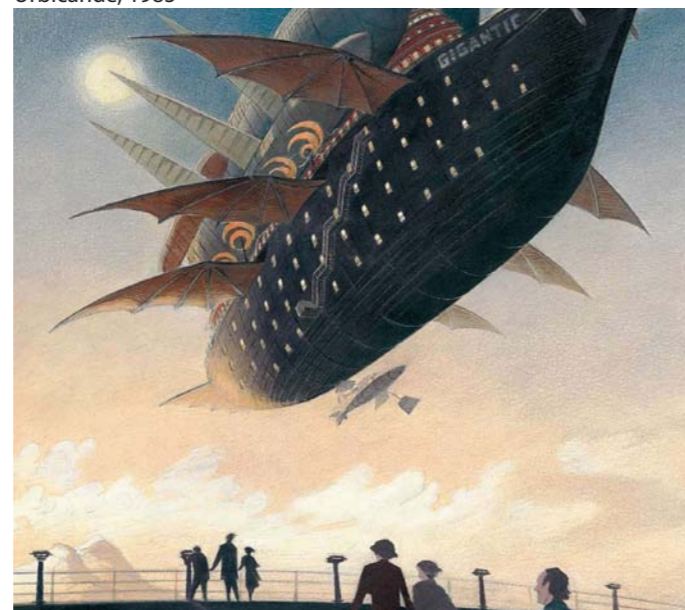
AHH, VOILÀ, VOUS EN AVEZ TROUVÉ UN !

Oui mais pourquoi ? Parce qu'il y a une démesure chez cet architecte qui est presque romanesque. Cela pourrait être pertinent, mais ce serait un sacré boulot !

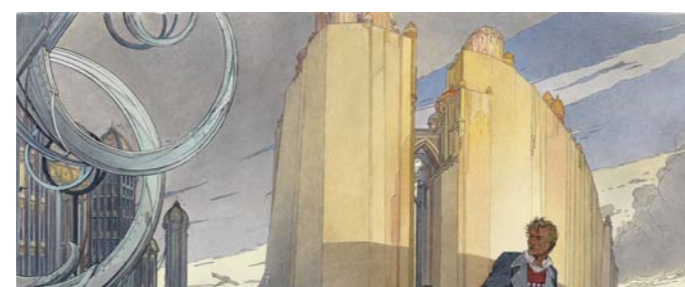
DANS VIOLLET-LE-DUC, ON PEUT VOIR UN PERSONNAGE DE JULES VERNE EN FAIT.



Urbicande, 1985



Revoir Paris, 2014



Les Murailles de Samaris, 1983

Oui, alors avec Jules Verne j'ai un très très longue histoire. J'ai participé au roman Paris au XX^{ème} siècle, je me suis occupé de la scénographie du musée d'Amiens, il est présent dans les cités obscures. J'adore ses gravures et j'ai découvert très tôt ses livres. C'est quelqu'un avec qui je suis en compagnonnage depuis très longtemps.

LES DEUX ARCHITECTES QUE NOUS AVONS INTERVIEWÉ PRÉCÉDEMMENT, À LA QUESTION SUR LEURS INFLUENCES, NOUS ONT TOUTS DEUX RÉPONDU QU'ILS N'AVAIENT NI DIEU NI MAÎTRE. QU'EN PENSEZ-VOUS ?

Si vous voulez une maxime, je préfère « In umbra lux », (dans l'ombre, la lumière) que ni Dieu ni Maître. Les Dieux ce n'est pas tellement mon truc par les temps qui courent et j'aime bien les maîtres mais je n'ai pas envie de l'être !

POURTANT, IL EST PROBABLE QUE VOUS LE SOYEZ DÉJÀ POUR DE NOMBREUX JEUNES DESSINATEURS OU FUTURS DESSINATEURS.

Oui mais je préfère être un compagnon. J'adore travailler avec de jeunes auteurs, mais jamais en tant que maître car je leur demande conseil. J'aime l'idée d'être sur un pied d'égalité.

QU'EST-CE QUI VOUS DÉPLAÎT DANS CETTE DIALECTIQUE « MAÎTRE-ÉLÈVE » ?

L'idée d'un sens unique. Même si un maître a beaucoup à apprendre de ses élèves, il y a toujours l'idée d'un savoir descendant, et je préfère à cette forme l'interactivité. Je trouve que les jeunes auteurs ont des choses à m'apprendre.

POURTANT, VOTRE PÈRE A ÉTÉ UN VRAI MAÎTRE POUR VOUS.

C'est vrai. Mon père était un maître. Mais comme je l'ai dit, j'aime avoir des maîtres. Il y a un dessinateur que j'apprécie beaucoup et qui je crois m'apprécie beaucoup qui s'appelle Laurent Durieux avec qui j'échange beaucoup. J'adore l'aider et j'adore qu'il m'aide.

MAIS SI ON LUI PARLE DE VOUS DANS VINGT ANS, IL DIRA PROBABLEMENT QUE VOUS ÉTIEZ SON MAÎTRE...

Peut-être, mais cela le regarde. Pour moi il était quelqu'un qui m'a aidé et que j'ai aidé, point barre. Surtout intergénérationnellement. De nombreux jeunes dans l'infographie s'approprient mes esquisses et je trouve ça superbe. Je n'ai pas du tout envie d'avoir un regard de vieux sage, ça sent le sapin.

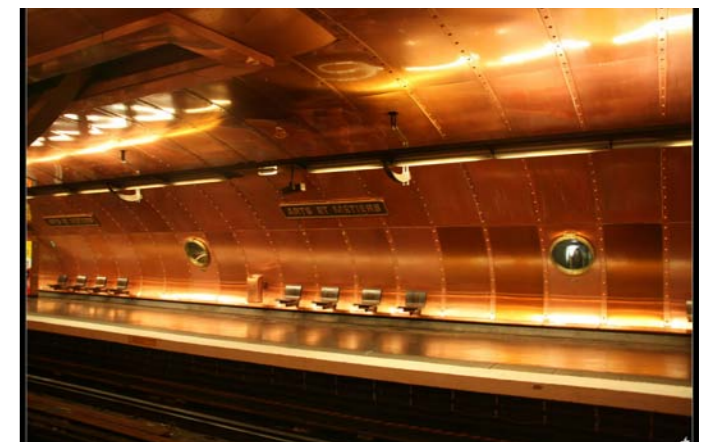
IL Y A UNE CHOSE QUI INTERPELLE PAR RAPPORT À L'ART EN GÉNÉRAL. L'INFORMATIQUE A PRIS UNE PLACE TRÈS GRANDE, EN ARCHITECTURE, EN PEINTURE, EN SCULPTURE. EN BANDE-DESSINÉE, C'EST ENCORE ASSEZ CLASSIQUE NON ?

Hmm, cela bouge beaucoup. Surtout pour la colorisation...

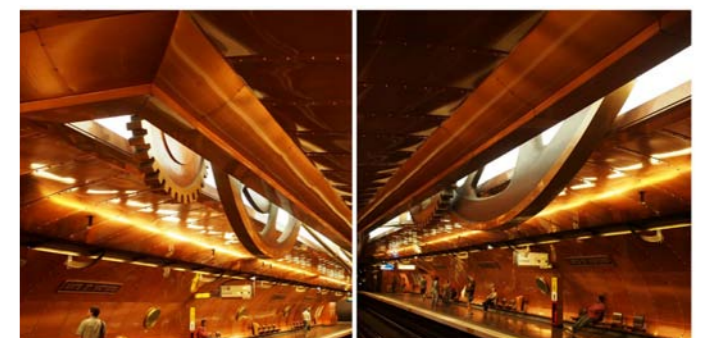
VOUS FAITES VOS COLORISATIONS À L'ORDINATEUR ?



Station Arts et Métiers, Paris, 1994



Station Arts et Métiers, Paris, 1994



Station Arts et Métiers, Paris, 1994

Non, moi je suis un vieux con, j'aime beaucoup travailler à l'ancienne. Je divise en deux mon travail graphique. Lorsque je suis seul, j'aime être seul du début à la fin, qui commence sur du papier et finit sur du papier. Pour le cinéma, je pense tout de suite à comment cela va finir à l'écran, je fais des aquarelles et je travaille avec les infographistes directement à l'écran. Je parle avec eux, on trouve le chemin mais je ne fais rien directement. Regardez dans mon bureau, il n'y a pas d'informatique. Le papier me plaît plus que tout.

VOUS TROUVEZ ÇA NORMAL, OU DOMMAGEABLE ? ET PLUS QUE L'INFORMATIQUE PRENNE DE LA PLACE, LE FAIT QUE LE PAPIER EN PERDE N'EST-IL PAS PROBLÉMATIQUE ?

Je ne suis pas du tout nostalgique. Il y en a qui dessinent sur écran avec du talent et c'est remarquable, mais pour les autres, cela ne va pas les sauver. On ne dessine pas mieux sur écran que sur papier. Cela va plus vite ou autre. Moi j'aime le temps, le son la musique intérieure que représente le dialogue avec le papier, mais d'autres trouvent ces mêmes sensations devant un écran. Ce sont juste deux techniques différentes et j'ai vu des choses faites sur écran magnifique. Mais l'idée que cela va arranger les choses est complètement fausse, bien au contraire.

LE LIVRE QUE VOUS TROUVEZ LE PLUS ABOUTI ?

Aucun, j'ai toujours des choses à redire. L'ensemble n'est pas mal, mais chaque objet est si imparfait. Il y a des livres avec qui je suis en désamour pendant un temps, puis je les redécouvre. D'autres où je me dis « oh la vache on a complètement merdé ça ». D'autres encore, dont je suis tout de même relativement content. La Tour et L'enfant penché notamment. Je les aime encore bien.

LA TOUR A UNE PUISSANCE DANS CETTE FIN COMPLÈTEMENT DRAMATIQUE, OÙ LE PERSONNAGE EST COMPLÈTEMENT DÉSEMPARÉ, OÙ IL N'Y A PLUS DE MOTIF D'ESPOIR CONTRAIREMENT AUX AUTRES.

C'est vrai. Je l'aime car c'est un livre qui est encore mystérieux pour moi. J'aime beaucoup les histoires que l'on termine et qui sont encore troublantes. Lorsque l'on fait un livre, on est presque en apnée, dans la mine, et lorsqu'on relève la tête, on a pas venu vire la fin. Ensuite, c'est le regard des lecteurs qui fait tout. Je suis très sensible aux lecteurs, à leur exigence, leur fidélité. J'essaie d'être à la hauteur de la confiance qu'ils me font.

On peut se tromper mais on ne peut pas décevoir lorsque l'on s'investit beaucoup, et que l'on cherche sans cesse à les épater. Avec le temps, c'est toujours plus difficile mais ma détermination est constante. J'espère pour cela qu'ils seront tolérants.

QUE DIRE À UN JEUNE DESSINATEUR ?

Souvent, je donne des conseils un peu décourageants. Apprendre à regarder, à dessiner ce qu'on voit et pas ce que l'on croit voir. Beaucoup travailler, raconter des histoires avec lesquelles ils sont en lien organique. Pas des choses qui sont dans l'air du temps mais qui sorte de leurs tripes. Je leurs conseille d'aller au cinéma, dans les musées, regarder des photos. Des choses très banales. Il faut faire ce que l'on rêve de faire. C'est pour cela que tous les matins, j'ai peur que l'on me dise que la récréation est terminée. J'ai vu des auteurs terminer difficilement, qui ont du arrêter la bande-dessinée car ils n'en vivaient plus. C'est pour cela qu'il faut être exigeant à chaque page, à chaque case. Les temps changent. Lira t-on encore de la bande-dessinée dans 20 ou 30 ans ? Ce n'est pas gagné. C'est aussi pour cela que je travaille la scénographie, pour élargir mon point de vue..

Je pense que la bande-dessinée est une matrice extraordinaire pour développer des univers, explorer des mondes. Sans personne, avec une table à dessin, on peut inventer un monde. Ensuite, il faut réussir à le relier avec le monde réel et lui donner de la substance. Là est la difficulté, et cela demande parfois de la chance. Il faut travailler énormément, offrir un regard d'observation original, et proposer une écriture novatrice, se laisser transporter par le monde moderne.

LA BANDE-DESSINÉE EST-ELLE UN ART ?

Je crois que oui. Quand je lis Tintin, Little Nemo, Franquin, je n'ai pas l'ombre d'un doute. Quand je vois même Uderzo, des grandes planches de Crazy Cat, évidemment que c'est un art. Bon quand je vois certains albums je suis effondré ! (rires) C'est une forme artistique comme les autres, qui a ses bons et ses mauvais représentants. L'histoire oubliera les mauvais, et parfois aussi les bons, car l'histoire n'est pas toujours juste.

PORTRAIT POUR TRAIT !

LE PRINCIPAL TRAIT DE MON CARACTÈRE ? OBSESSIONNEL

MA PRINCIPALE QUALITÉ ? PERFECTIONNISME

MON PRINCIPAL DÉFAUT ? ÉTERNEL INSATISFAIT

CE QUE J'APPRÉCIE LE PLUS CHEZ MES AMIS ? LEUR GOÛT DE LA VIE

MON OCCUPATION PRÉFÉRÉE ? DESSINER

LA COULEUR QUE JE PRÉFÈRE ? LE DIALOGUE DES COULEURS

LE MATÉRIAU QUE JE PRÉFÈRE ? LE PAPIER

MES AUTEURS PRÉFÉRÉS | LIVRES | ? KAFKA, BORGÈS.

MES COMPOSITEURS PRÉFÉRÉS ? LES BEATLES

MES PEINTRES PRÉFÉRÉS ? REMBRANDT

MES BATIMENTS PRÉFÉRÉS ? LA MAISON SUR LA CASCADE DE WRIGHT

L'ÉTAT PRÉSENT DE MON ESPRIT ? L'INQUIÉTUDE

MA DEVISE ? IN UMBRA LUX

LE MISANTHROPE

DE MOLIÈRE, PAR LA TROUPE DE LA COMÉDIE FRANÇAISE. 2,5/5



Célimène ne semble pas très concernée par le malheur d'Alceste



Décors pas raccord, on se croirait en plein... déménagement

Comme me le faisait remarquer récemment un bon ami, il serait insensé de vouloir mettre une note à une pièce de Molière ou un roman de Victor Hugo, pas forcément parce qu'il est impossible de juger la qualité de l'écrit en question, quel que soit l'auteur, mais tout simplement car qui sommes nous, jeunes étudiants, pour venir parler de ces monstres morts depuis respectivement 130 et 350 ans, et qu'elle pertinence aurait la critique d'un écrit distant de notre univers de plusieurs générations et styles littéraires ? Non, critiquer le Misanthrope serait inutile et l'exégèse s'avérerait bien trop faible littérairement et indigne de l'œuvre qu'elle prétend comprendre et analyser. Ainsi, je ne parlerai ici que de la mise en scène de la pièce et du jeu des acteurs.

Les acteurs sont bons, surtout les expérimentés, ce qui semble normal. Leur jeu est crédible et bien pesé, les expressions saisissantes et travaillées. Les actrices sont au nombre de trois, et deux d'entre elles ne sont clairement pas au niveau, et ça se voit. Beaucoup. Trop.

Je passerai rapidement sur la moins importante, jouant Éliante, qui n'a que quelques répliques, et qui est plus transparente qu'une feuille de calque. La plus âgée a elle le niveau et remonte le niveau des scènes entre femmes complètement plombées par... Georgia Scalliet, qui joue Célimène, le personnage central qui a le plus de répliques. Je n'ai rien contre cette jeune fille mais force est de constater qu'à chaque fois que je la vois jouer (dans Troilus et Cressida de Shakespeare et Un fil à la patte de George Feydeau), elle me désespère par son jeu plat et sa voix digne d'une suicidaire récidiviste sous calmants. Pour certains personnages innocents, jeunes et peu sûres d'eux, elle serait très bien, mais quand il faut jouer Célimène, une jeune veuve qui joue avec les sentiments de tous les nobles qui parcourent son salon en se moquant de ceux qui ne sont pas là devant les autres, tour à tour, il faut une jeune fille qui joue d'une voix malicieuse, avec un regard charmeur, distante et chaleureuse à la fois, intrigante et divine, pour laquelle serait prêt à se damner et aussitôt prêt à haïr pour quelque trahison vite pardonnée par ses charmes.

Les décors et costumes sont eux décevants, puisque calqués sur un style hybride entre bourgeoisie Second Empire et noblesse désargentée années 40. Quand on met en scène du Molière et que les protagonistes sont nobles de cour, cela fait tâche de voir un baron à la cravate volontairement mal ajustée et une comtesse en escarpins et petite robe noire... Rien ne colle, et les choix de mise en scène sont douteux, tout comme le placement des acteurs, trop souvent dans un coin de la salle, si bien qu'il y a toujours une moitié de l'assistance qui ne voit rien...

Pour 5 euros par personne (moins cher qu'une pinte on notera), et les passages où jeunes en devenir côtoient grands acteurs aux jeux sublimes, cela vaut le coup. Pour le reste, allez voir une des six autres pièces en représentation actuellement.

NAPOLÉON

EN « MOTOCYCLETTTE À PANIER ADJACENT »¹ !

Sylvain Tesson, né le 26 avril 1972, est un écrivain Français. Mais c'est avant tout un explorateur, un voyageur de l'extrême, un peu déjanté et assez terre à terre même si ses œuvres sont marquées par de nombreuses envolées philosophiques. Je dirais également que c'est un homme désabusé de notre société trop individualiste.

Sylvain Tesson nous parle, dans son dernier livre Bérézina, de son voyage en side-car entre Moscou et Paris en 2012. Accompagné de quatre amis², deux Français et deux Russes, le jeune explorateur de 42 ans, 40 ans au moment du récit, roule sur les pas de Napoléon et de sa Grande Armée lors de sa retraite en Russie fin 1812. C'est ainsi que se mêle le passé et le présent. On ne sait plus si Sylvain Tesson est encore en 2012 ou deux siècles plus tôt au milieu d'une armée en déroute, mourant de froid, de famine et de maladie tout en étant poursuivi par une armée Russe revancharde. Il plonge le lecteur au milieu de ces centaines de milliers de cadavres qui continuent de marcher ou sont déjà morts et en train de se faire bouffer par leurs camarades. Quelques lignes plus bas, nous nous retrouvons à nouveau en 2012 où l'écrivain livre ses ressenties sur le froid, la fatigue et la peur et sa pensée du monde d'aujourd'hui avec comme grille de lecture celle des soldats 200 ans plus tôt.

Il raconte aussi ses soirées plus qu'arrosées de Vodka dans une tradition Russe avec ses quatre compères. Tous semblent carburer à cette eau qui devient presque une nouvelle amie pour tenir dans des conditions climatiques sibériennes et en oublier ses attaques physiques et morales. Comme l'étudiant qui cherche à oublier tout ce qu'il a appris après avoir révisé comme un fou ses partiels en buvant des litres de vodka bon marché avec ses amis et en lançant des « na zdrowie »³ à chaque verre !

En définitive, le livre Berezina est bien écrit, drôle et se lit facilement : il compte à peine 200 pages ! Et a comme atout principal de faire découvrir ou redécouvrir aux lecteurs l'Histoire de la Grande Armée en Russie. Pour ceux qui n'ont pas forcément envie de chercher dans les livres d'Histoire... souvent trop scientifiques et monotones ! Ici, Sylvain Tesson livre les grands moments de cette retraite en reprenant les écrits de Caulaincourt, grand écuyer de Napoléon ou encore du sergent Bourgogne, signe d'une recherche tout de même Historique ! Je le conseille donc à ceux pour qui voyage et Histoire sont synonymes et qui veulent revivre 4 000 km entre Moscou et Paris de la retraite de Napoléon en « motocyclette à panier adjacent »... pardon de Sylvain Tesson en traîneau... ou peut-être bien le contraire !



Sylvain Tesson près de Borodino. Photo de T. Goisque.



La retraite de Moscou, d'Adolph Northen

¹ Expression personnel de Sylvain Tesson pour définir un side-car car il juge ce terme plus esthétique.

² Thomas Goisque, photographe de l'équipe ; Cédric Gras, avec qui Tesson a fait de nombreux voyages et les deux Russes Vitaly et Vassili.

³ « Santé » en Polonais pour trinquer. Beaucoup confondent avec l'expression Russe qui est en réalité « za vashe zdorovie ».

AMERICAN SNIPER 3/5



ça vaaa c'est pas trop patriotique ça passe

En cinéphile aguerris, vous n'aurez probablement pas échappé à la bande annonce assez prometteuse d'American Sniper. Pour ceux qui seraient passés à côté, elle nous présentait Bradley Cooper, alias un soldat Américain posé face au problème d'abattre, ou non, un enfant irakien muni d'une grenade. Cette scène qui fait office d'introduction au film, supposait une réflexion sur la responsabilité du soldat dans la guerre et éventuellement une critique de la guerre en Irak.

Comme moi, vous seriez alors dans l'erreur si vous aviez pensé voir un film à message profond.



Car tout le récit est narré du point de vue américain uniquement, ce qui nous donne droit à une vision très manichéenne de la guerre où les américains sont les gentils, véhicules de paix dans un pays saccagé par des barbares Syriens sans âme ni morale et qui utilisent un couteau pour étaler le Nutella. Les américains sont le bien, et utilisent donc une cuillère, c'est logique. On imagine bien le Clint patriote derrière la caméra qui, même s'il essaye vainement de nuancer les choses, nous narre avec ferveur l'histoire d'un héros national qui a fièrement abattu plus de 150 orientaux. Comble du dessin, la seule critique sociale réellement présente dans le film est celle qui analyse les répercussions post-traumatiques de la guerre sur les soldats. Je sais pas vous, mais je trouve la démarche très hypocrite dans la mesure où les soldats au centre de l'histoire, les SEALs, sont représentés comme des fanatiques avides de verser le sang des terroristes.

Bien entendu, face à une apologie aussi absurde du nationalisme américain, le spectateur ne peut que se questionner et remettre en question la pertinence de ce point de vue. Peut-être est-ce là le génie d'Eastwood, ou simplement un effet secondaire du film, mais le fait est que le spectateur fait lui-même la démarche de remettre en cause le modèle américain malgré le point de vue pro-USA du film. Ou alors est-ce notre côté chauvin français qui nous pousse à regarder d'un œil très critique le cinéma de guerre américain ? Une chose est sûre, en Amérique, le message n'est pas passé comme cela, et une très grande partie de la population prend le film dans son message le plus basique, c'est à dire en apologie de la Nation.

La réalisation est très bien orchestrée, les plans et cadrages très beaux et bien filmés comme d'habitude. L'ambiance assez ténue est là pour contrebalancer l'histoire somme toute relativement minimaliste. Il est regrettable cependant d'assister à des couacs assez gênants, entre le soldat qui téléphone à sa femme avec un talkie depuis les champs de bataille (car il est chez Free et il a tout compris sûrement) ou les tirs de sniper impossibles (un comble pour un film qui parle de sniper) excepté dans Call of Duty, la visée de Clint est inévitablement grand public. Pour un film qui se vendait comme une critique acerbe, ça ressemble quand même à de la prostitution visuelle...

Libre à nous d'interpréter les intentions d'Eastwood quand il a fait son film. Sans aller jusqu'à parler de véritable « propagande » comme on a pu l'entendre, il semble quand même que le côté Cow Boy de Clint ressorte légèrement et qu'il laisse de temps en temps la machine patriotique s'emballer sans arriver à tenir les rênes de son film. Il faut avoir un œil critique, cependant on reconnaîtra que American Sniper est bien un film de Yankee fait pour les Yankees...

KINGSMAN 3,5/5



Kingsman se veut un hommage complètement décérébré aux films d'espionnage d'hier et d'aujourd'hui. Entre références multiples, dialogues volontairement clichés et toute sa panoplie d'acteurs ultra bankable, Colin Firth, Samuel L. Jackson, Mark Strong et le majordome de Batman, le film narre une histoire somme toute classique d'espionnage avec un grand méchant mégalomane confronté à un agent méga-british à la James Bond.

La formule marche, et même si cela paraît parfois un peu facile, la rapide introduction complètement déjantée sur du Dire Straits donne le ton. On s'attend ensuite à des scènes qui pétent la classe comme on l'a vu dans la bande annonce où Colin Firth meule tranquillement les visages d'un gang de jeunes qui cherchaient un peu trop les embêtements tout en leur faisant la leçon sur ce qu'est un gentleman. D'un autre côté, on a l'acteur principal : Taron Edgerton, un illustre inconnu, qui est un acteur moyen et qui fait un peu tâche à côté de Firth...

Kingsman pourtant s'assume complètement, soit en poussant à l'extrême la caricature du film d'espionnage, soit en le prenant à contre pied en analysant explicitement leur façon de faire et en partant totalement à l'opposé. Cependant force est de constater qu'une fois tous ces éléments de caricature épurés le film ne raconte plus grand chose, lisse et sans grande personnalité, les rebondissements étant attendus et seules les scènes d'action entretenant l'intérêt global. Mais bon, on le sait, quand on va voir Kingsman, on s'attend juste à une grosse parodie, et si le film manque quelque peu de fond, ça reste avec un grand plaisir qu'on profite du film et qu'on se poile, mi-amusé, mi-affligé, dans le bon sens du terme s'il y en a un. On regrettera cependant un certain nombre de blague pipi-caca assez malvenues dans l'ambiance classy-britannique de Kingsman, ainsi que le dénouement final qui se laisse prendre à son propre piège avec une scène qui s'appuie sur un énorme trou du scénario, espérant simplement que le spectateur restera ébloui par le feu d'artifice final.

BIRDMAN 5/5

OU LA SURPRENANTE VERTU DE L'IGNORANCE.



Pas forcément évident de comprendre ce sous-titre, même après la fin du film. Pourtant il a bel et bien un sens. Birdman fait partie de cette catégorie de film jouant subtilement avec la métaphore, la symbolique de manière exceptionnellement intelligente tout en restant étrangement aisé à interpréter par le commun des mortels. Il est loin le film incompréhensible et ennuyeux où le réalisateur vous affirme clairement qu'il est plus intelligent que vous.

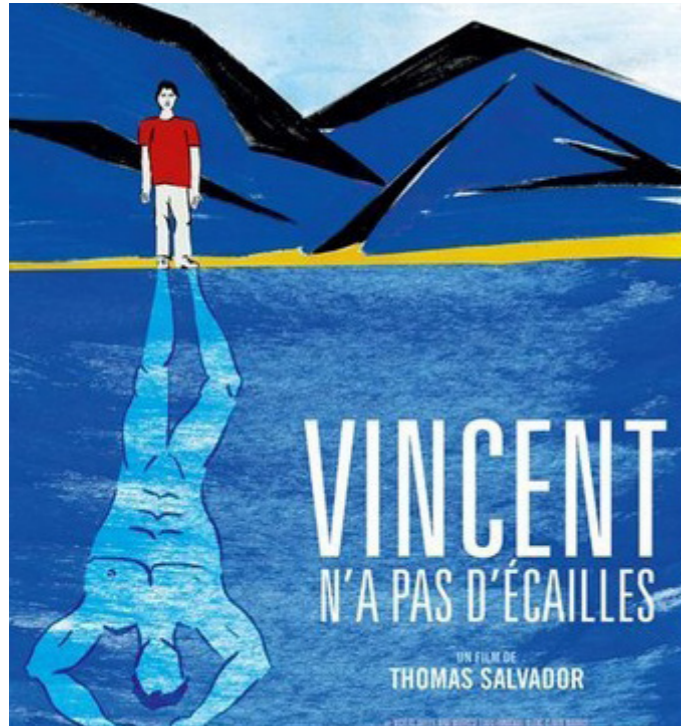
En bref, le message est clair et le personnage principal facile à cerner car on comprend tout de suite les enjeux autour de cette super-star d'un jour tombée dans l'oubli qui tente de se refaire un nom malgré le spectre de sa célébrité passée de super-héros. Histoire qui se rapporte dans une certaine mesure à l'acteur principal, Michael Keaton, héros des « Batman » de Burton et peu médiatisé depuis.

Le film étant multi-oscarié, je doute avoir besoin de vous convaincre outre mesure mais si cela ne vous suffisait pas, il vous resterait la maestria dont fait preuve Iñárritu dans une réalisation soignée à travers un long plan séquence. Si long qu'il constitue l'intégralité du film. N'ouvrez pas votre dictionnaire si vous ne savez pas, un plan séquence est une scène restituée en un seul plan, c'est à dire sans coupure de la vidéo, sans montage quoi, comme quand votre maman filmait votre anniversaire sans jamais éteindre la caméra. Bah c'est pareil, sauf qu'au cinéma on fait ça avec des machines plus grosses et c'est pas ta maman qui filme. Mais je m'éparpille, donc ce plan séquence (qui est en fait un faux plan séquence, vous imaginez bien qu'il relève de l'impossible de filmer une heure et demie de film sans jamais couper la caméra) assez impressionnant fait un parallèle avec l'univers du théâtre qui représente la thématique même de Birdman. Et à ce titre, la mise en scène s'adapte à ce choix malgré les contraintes, si bien qu'on a souvent l'impression de suivre les personnages à travers une course effrénée où les frontières s'effacent entre la scène et les coulisses ou entre le réel et l'imaginaire. Autant d'éléments qui donnent au film son élan et qui nous permettent de comprendre en quoi l'ignorance est vraiment une vertu, et plus encore en quoi elle est surprenante...

VINCENT N'A PAS D'ÉCAILLES 2,5/5

NAGE ENTRE DEUX EAUX

Il ne faut jamais dire «fontaine je ne boirais pas de ton eau» ce serait souvent passer à côté de belles choses. Parfois comme ici cependant, tout va à vau l'eau et c'est une déception.



Pour ceux qui n'ont pas suivi, ça parle d'eau

La bande annonce nous avait pourtant mis l'eau à la bouche en nous vendant une scène minimaliste, fantastique et à la limite du burlesque qui présageait d'un film intelligent et intéressant basé sur une idée première originale: Vincent est comme un poisson dans l'eau, à tel point que lorsqu'il est mouillé ou immergé, ses forces décuplent littéralement.

Un récit fondamentalement fantastique mais que le réalisateur a la bonne idée d'ancrer très profondément dans le monde réel car ici le décor c'est le Sud de la France ultra-provincial. Mettons cependant de l'eau dans le vin puisque cette «bonne idée» est à double tranchant. En ancrant trop loin le film dans le réel, le réalisateur se débarrasse du même coup d'une grande partie du scénario, Vincent vit une vie normale faite de pas grand chose justement, le film, très (trop) contemplatif commence à laisser dès les premières images et très vite on a envie de dire «Vincent, passe la seconde» comme le dit justement l'un des personnages au bout de 5 minutes. Comme si le réalisateur savait que le film commençait déjà à devenir pénible mais qu'il s'en amusait au lieu de rectifier le problème. Assumer ses conneries n'en fait pas des réussites pour autant.

Dans la deuxième partie du film, un élément déclencheur vient accélérer l'action, permettant enfin à Vincent d'exploiter ses pouvoirs, et au film de décoller un tant soit peu en racontant enfin quelque chose d'autre que le rien, action qui certes est d'envergure assez faible, mais qui au moins est fidèle à l'idée de

départ du film. C'est cependant une unique idée qui est développée sur cette dernière demi-heure de film, et c'est dommage car l'action se répète en boucle sans jamais apporter d'élément nouveau, excepté le dénouement final qui lui est particulièrement ridicule au vu du ton réaliste du reste de l'histoire. Si l'aspect symbolique du film est assez réussi (accumulant pastiches et références diverses plus ou moins finement exprimées), on peut au final douter de l'existence d'un vrai message social derrière ce film excepté peut être la marginalisation de Vincent, par trop différent de la société (thème fort peu marquant aujourd'hui tant il a été épuisé)

La trame du film reste assez conventionnelle, avec une découverte progressive des pouvoirs de Vincent qui aurait été réellement intéressante si la bande annonce ne ruinait pas cette gradation en nous dévoilant immédiatement l'étendue des pouvoirs de Vincent.

Enfin, les trucages sont quant à eux étonnamment surprenants dans la mesure où le film nous garantis ZÉRO trucage numérique. Que cela soit vrai ou non, étant donné le petit budget de la réalisation, la plupart des scènes aquatiques restent assez bluffantes. Malgré mon œil relativement aiguisé, je n'ai pu discerner ni câble ni plate forme dans l'eau, et pour cela je lève mon chapeau, que je m'empresse ensuite de baisser en constatant la paradoxale médiocrité des cascades non aquatiques, qui elles, tombent à l'eau.

En fin de compte, «Vincent n'a pas d'écailles» n'est pas un mauvais film en soit, il a juste la mauvaise idée d'avoir la prétention de renouveler le genre à lui seul, en se vendant comme «le premier film de super héros français» (ce qui est faux, il n'est ni un film de super-héros, ni le premier), et malheureusement pour le réalisateur (qui est aussi l'acteur principal) le rythme lent et contemplatif du film lasse trop vite et la sauce ne prend pas. En même temps il fallait s'y attendre pour un premier film, on fait rarement des miracles. Et ce ne sont pas les dialogues quasi inexistantes qui vont améliorer cette impression. Faire un film minimaliste est une chose, mais quand la mise en scène appelle un dialogue, il est nécessaire de faire parler les personnages au lieu de les enfermer dans un mutisme irrationnel. D'autant que la musique étant particulièrement inexistante, j'espère que vous aimez le silence...

Au final, «Vincent n'a pas d'écailles» n'a pas inventé l'eau chaude et n'apporte pas grand chose. Une très bonne idée de base, mais qui a tourné en eau de boudin...



Grâce à de vieilles techniques de cirque, les cascades aquatiques sont garanties 0% de trucages numériques

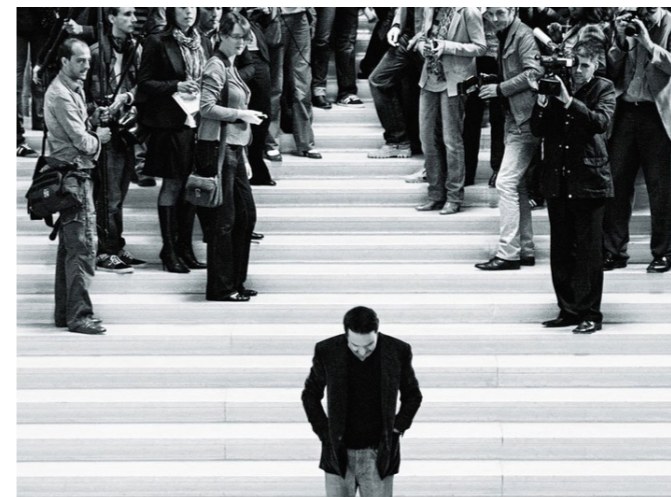
L'ENQUÊTE 4/5

Le scandale des frégates de Taïwan ou l'affaire Clearstream, ça vous dit sûrement quelque chose. Oui mais bon, comme ça de loin hein, de toute façon ce qu'il faut retenir c'est que les politiciens et les banquiers sont des méchants qui dévorent les bébés.

Si cependant ces événements vous intéressent, on ne peut que vivement vous conseiller d'investir deux heures de votre temps pour voir l'Enquête de Vincent Garenq. Ici pas de détours, juste l'histoire vraie du journaliste Denis Robert, très bien campé par Gilles Lellouche, très en forme en ce moment et qui s'enfoncé et s'embourbe dans sa recherche de vérité sur les institutions financières actuelles.

Si les films de cet acabit ont souvent tendance à souffrir de leur thématique jugée (hâtivement) d'ennuyeuse, l'Enquête joue très bien avec la pelote de nœud que représente le système bancaire pour en dénouer chacune des parties de façon claire et nette. Une démarche simple et relativement soutenue sur les 100 minutes de film qui, malgré son sujet très terre à terre ne lasse pas et permet même de découvrir les tenants et aboutissants de ce gros poisson que fut l'affaire Clearstream. Ne rêvez pas hein, le film ne fera pas de vous des experts en économie; tout au plus vous fera t-il comprendre comment les grosses entreprises s'en mettent plein les poches de manière pas toujours très légale.

Très manichéen, le film se veut particulièrement amer envers les institutions financières et on se demande même parfois s'il n'est pas lui-même, à la limite de la diffamation. Prenez garde cependant, car voir ce film est une démarche en soit, donc inutile de vous asseoir dans la salle si vous cherchez simplement une détente pas trop prise de tête, on vous recommandera dans ce cas d'aller voir une bonne bouse Hollywoodienne comme je sais pas, Jupiter tiens...



Seul contre tous, on a vu plus original comme affiche...

RÉALITÉ 4/5



No Reason.

Cette déclaration très platonique sortie dans « Rubber », pourrait nous servir à récapituler l'œuvre de Quentin Dupieux. A l'inverse du cinéma classique, le réalisateur a pris l'habitude de nous livrer des films expérimentaux, qui jouent sur notre perception du réel, de la cohérence et de la mise en scène, en travaillant sur le non sens. Prenez « Rubber » (2011) que je ne peux que chaudement vous recommander, l'histoire d'un pneu qui est pris d'une frénésie meurtrière dans le désert du Nevada, et vous aurez sûrement le plus bel exemple de la filmographie atypique de Dupieux.

Réalité est bien entendu dans ce même esprit insensé, mais semble bien plus travaillé en terme d'écriture et de scénario. Très ancré dans un monde cohérent au début du film, il présente une progression lente et inexorable vers ce « no reason » éternel, multipliant les mises en abîme et situation grotesques avec une grande subtilité. C'est un travail de construction des séquences assez remarquable qu'on apprécie sans effort particulier et sans voir les 90 minutes du film s'écouler, au son d'une unique musique du minimaliste Philip Glass.

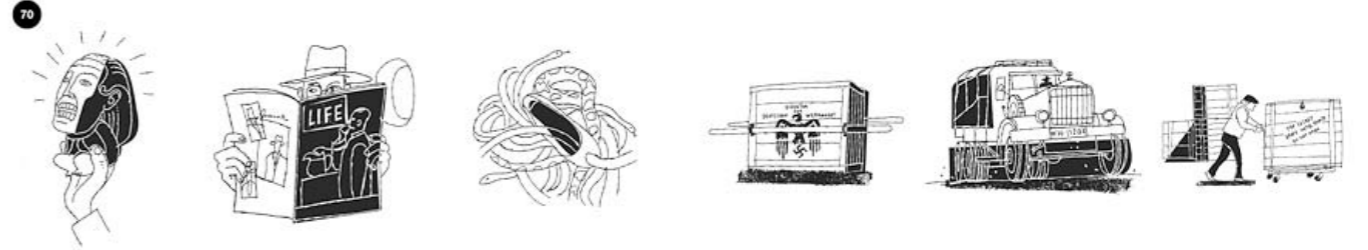
On apprécie inévitablement la présence d'Alain Chabat incarnant un réalisateur à la noix souhaitant tourner un film d'horreur au pitch improbable où les postes de télévision tuent les humains (clin d'oeil évident d'ailleurs au pitch tout aussi improbable de Rubber, que décidément je vous conseille vraiment), et d'un Jonathan Lambert en producteur caricatural.

Difficile de parler plus de «réalité» sans entrer dans le détail. On retiendra que le film est assez caustique, Dupieux ne passant pas par quatre chemins et nous faisant une critique assez évidente du milieu de la réalisation tout en bouleversant nos sens et nos règles établies dans une œuvre volontairement perturbante.

Alors, cohérence cachée du film ou expérience audiovisuelle ? On laissera à chacun sa propre interprétation...

PANS DE BOIS JALOUSIE ORIENTALE	LANGUE D'OC	SOIGNÉE OUTIL DE PAVAGE	ENTRÉE DE L'ÉGLISE NORME THERMIQUE	CONDITION MATÉRIAU DE CONSTRUCTION	ARCHITECTE DE "BERCY" CONJONCTION				
PETITS PALAIS À LA CAMPAGNE	FORME DE VOUTE ÉCRIVAINS D'OPÉRETTE					ÉQUERRE CUIVRE AU LABO			
					PRIX IMPOSÉ			POSSÉ-DÂMES	
DISPOSA ÉDIFICE RELIGIEUX		NAUFRAGÉE GRAND MAÎTRE JEDI							
				PRÉPOSITION TEILLE L'ATLANTIDE		VIEUX DO PARESSEUX			
ARROSE FLORENCE VIEUX			ANCIEN FAIT VIBRER L'INSTRUMENT		ASSISTE LE MAÎTRE D'OUVRAGE AFRICAÎNES				
		GRADE AU JUDO GRADINS			CAPITALE DE L'UKRAINE DÉCHIFFRÉ				
SERT UN COU VILLA À TIVOLI						ACCORD DE LONDRES		MATÉRIAU DE CONSTRUCTION	
			THERMES À PARIS					TOIT DU MONDE	
TOUR D'ITALIE	ÉTAT AMÉRICAIN VICTOIRE D'EMPIRE				LÉGENDE DU NÉPAL TRÈS COURT				
			GRAND CONTINENT						
VOLCAN ITALIEN CHÂTEAU DE DIANE				POUDRE D'ÉCORE CÉSURIUM AU LABO		BROME AU LABO 51 À ROME			
			SOIGNER LES DÉTAILS						
VILLE D'ITALIE AU PATRIMOINE MONDIAL					LIEU À VISITER				

6 IMAGES UN FILM name that moviede Paul rogers
Retrouvez le nom du film auquel appartient ces 6 images.



QUI SUIS-JE ?

Celui qui peut citer le nom du tableau, du peintre, et l'année correspondant à chaque photo gagne 5 place de cinéma (s'il peut prouver qu'il n'a pas triché, ce qui n'est pas prouvable)



CULTURE, GÉNÉRAL !

Trouvez les trois seuls pays du monde commençant par O

REPONSES

6 IMAGES UN FILM

Indiana Jones et les aventuriers de l'arche perdue

QUI SUIS-JE ?

Modigliani- Jeanne avec chapeau et collier, 1917
Kasimir Malevitch, Composition 15, 1916
Johannes Vermeer- La laitière, 1658

CULTURE, GÉNÉRAL !

Oman, Ouganda, Ouzbékistan !

V	S	S	I	S	E	S	I	L	E		
A	N	E	T	C	I	S	E	F	E	R	
E	T	N	A	T	V	N	B	R			
B	I	S	E	E	N	B	V	S	I	E	
	I	D	V	H	O	A	E	T	I		
E	S	T	E	C	F	N	A	B			
E	T	B	V	N	G	F	E	S			
V	C	E	D	V	N	K	I	E	L		
A	B	N	O	E	X	A	M	O			
A	B	V	A	E	E	N					
W	I	T	E	C	H	O	N	E	E		
E	O	G	I	E	S	T	T	C	M		
G		C	I	N	T	B	E	T	E		
M	O	N	C	H	V	V	A	B	I	E	H
C	O	B	N	S							

MERCI !